





NOUVELLES GUÊPES

SOMMAIRE DU SEPTIÈME VOLUME.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

NOUVELLES

GUÊPES

PAR

ALPHONSE KARR

VII



PARIS
BLANCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
78, rue Richelieu, 78
ANCIENNE MAISON HETZEL

1854



NOUVELLES
GUÊPES

Ah ! monsieur l'attorney général, permettez-moi de vous tendre la main par-dessus le détroit qui sépare l'Angleterre du continent. — Vous m'avez procuré une double satisfaction, monsieur l'attorney général : la première, c'est de me faire lire de bonnes choses bien dites ; la seconde, c'est de me donner de nouveaux arguments, de nouvelles munitions pour une des nombreuses guerres que je fais depuis longtemps.

Un M. Carden avait envie d'épouser une miss Arbuthnot, riche héritière, que je suppose extrêmement jolie, ne trouvant à ce sujet aucun renseignement dans les journaux qui se sont occupés de cette affaire. M. Carden demanda « la main » de miss Arbuthnot, il était dans son droit; mademoiselle Arbuthnot refusa « sa main, » elle était dans le sien.

S'il est un trope honnête et nullement shoking, c'est celui qui fait que l'on demande « la main » d'une personne que l'on veut épouser. — Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne se soit pas rencontré des précieux et des précieuses pour enchérir sur cette expression, et demander seulement « le doigt » auquel on passe l'anneau de mariage.

Mais ce n'était pas M. Carden qui aurait raffiné ainsi.

M. Carden, avec quelques affidés, attendit mademoiselle Arbuthnot à la sortie de l'église. On coupa, à coups de serpe, les traits des chevaux qui traînaient la voiture où miss Arbuthnot était avec ses deux sœurs et une amie, miss Linden.

M. Carden, armé d'un fouet, empoigna miss Louisa Arbuthnot, mais il trouva une vive résistance. Quelque horreur qu'inspire une violence amoureuse à la personne qui en est l'objet, il est à

remarquer qu'elle en inspire encore davantage aux femmes à qui elle n'est point faite. Ainsi qu'on l'a vu dernièrement dans un procès correctionnel auprès de Paris, un jeune soldat embrassa malgré elle une blanchisseuse; celle-ci se contenta de lui donner un soufflet; mais ses compagnes ne pardonnèrent pas aussi bien la double offense qu'on leur faisait en embrassant leur amie et en ne leur donnant pas à elles-mêmes l'occasion de montrer avec quelle vertu vigoureuse elles repousseraient une pareille attaque : elles assommèrent plus d'à moitié le pauvre soldat à coups de battoirs, et on l'arracha tout meurtri de leurs mains vengeresses.

Miss Linden, amie de mademoiselle Arbuthnot, appliqua au ravisseur, de sa main délicate, un coup de poing si correct, si bien asséné, que le « sang jaillit du nez de M. Carden. » — On n'enseigne pas assez à boxer aux filles. — « Une lutte dans toutes les formes s'établit entre miss Linden et M. Carden, » dit M. l'attorney général, mais M. Carden fut vainqueur; il arracha mademoiselle Linden de la voiture et la jeta par terre. Il allait ressaisir miss Louisa, lorsque miss Arbuthnot l'aînée prit la place de miss Linden. M. Carden l'arracha à son tour de la voiture, mais elle ne lâcha pas prise, et les deux combattants roulèrent dans la poussière. Pendant

ce temps, deux braves gens survinrent, deux hommes du peuple, Magrath et Smithwick, le second, berger, qui, sans hésiter, engageraient la lutte contre six hommes armés. M. Carden, très-rossé par le berger Smithwick, s'enfuit en criant au secours. Ces cris attirèrent un officier de police, qui l'arrêta.

M. Carden fut ensuite mis en jugement et risquait fort d'être pendu, d'après la loi anglaise, qui ne badine jamais sur les questions de liberté individuelle. On a attribué à une grande faveur et à cent causes diverses « le bonheur » qu'a eu M. Carden d'en être quitte pour deux ans de prison avec travail obligé.

J'en arrive à ce qui m'a touché d'une si vive sympathie pour M. l'attorney général.

« Quelques fous, dit-il, parlent d'indulgence pour M. Carden, en attribuant à l'amour les excès de l'accusé. C'est prostituer le nom de l'amour : l'amour est un sentiment noble et n'emploie pas de pareils moyens. »

Oui, monsieur l'attorney général, je vous demande la permission de vous tendre et de vous serrer la main ; je maintiens qu'il n'y a pas de magistrat sur le continent qui eût osé prononcer ces paroles, tant est grande la puissance du préjugé

qui empèse outre mesure le rabat de la magistrature continentale.

Et c'est un membre d'une magistrature qui a conservé l'énorme perruque, sans laquelle on ne plaide ni ne juge en Angleterre, qui devait, ô magistrats des autres pays! vous donner cet exemple de véritable simplicité!

Voyons, de bonne foi, est-il bien rassurant de voir des magistrats feindre de ne pas connaître les passions, et entre les passions celle qui est réellement la plus grande, la plus noble, la plus puissante sur les âmes fortes et les esprits élevés?

Le magistrat ne doit-il pas, afin de tempérer la sévérité de ses sentiments, et de donner toute garantie à l'accusé, dire, avec le poëte comique : « Je suis homme, et rien de ce qui appartient à l'humanité ne m'est étranger. » *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.*

Je maintiens que des anges seraient des juges absurdes et incapables de juger des hommes.

Je connais quelques magistrats, et ils ont certainement trop d'esprit pour penser aussi mal de l'amour qu'ils en parlent à l'audience quand l'occasion s'en présente; mais ils obéissent au préjugé, à la pruderie publique; ils s'étudient à chercher des périphrases dédaigneuses, à afficher une horreur

extrême pour l'amour, qu'ils n'osent jamais nommer qu'en accolant à son nom quelque épithète fâcheuse.

Toutes les passions malsaines, égoïstes ou bêtes, l'ambition, l'avarice, l'avidité, on les cite sans haine et sans colère; mais l'amour, la seule passion qui cherche son bonheur dans celui d'un autre, l'amour qui grandit l'homme au-dessus de l'humanité, on semble n'oser y toucher qu'avec des pincettes. Rien n'égale la moue dédaigneuse et l'air dégoûté d'un jeune substitut ayant à parler de l'amour.

Ce que je dis là n'est pas un jeu d'esprit, ni un paradoxe de romancier; il est évident que le magistrat, que le juge n'a rien à perdre à se montrer humain dans le sens que j'ai adopté plus haut, c'est-à-dire à manifester qu'il voit, qu'il sent, qu'il comprend.

Attaquez la débauche, mais reconnaissez et respectez l'amour.

L'opposé de la débauche, ce n'est pas la pruderie, ce n'est pas l'austérité, ce n'est pas l'abstinence : c'est l'amour.

L'amour, c'est ce que Dieu a créé le soir du septième jour, après tout le reste, pour donner le mouvement et la vie de son œuvre.

Faites régner l'amour dans les âmes, je parle de

l'amour, « ce sentiment noble, » comme l'appelle avec tant de haute raison M. l'attorney général, et vous aurez moins de crimes à punir, surtout de crimes bas et honteux comme les font faire l'avarice et l'ambition.

Pourquoi cette hypocrisie, aussitôt que l'on est plus de quatre assemblés, de parler de l'amour avec ce dédain et ces mines rechignées?

Pas plus que vous je n'estime cette horde de passions bêtes et infimes qui usurpent le nom de l'amour. Le plaisir médiocre qu'éprouvent des gens avinés à boire et à manger, le soir, avec les beautés vénales, n'est pas de l'amour.

Ce que j'appelle l'amour, c'est ce sentiment qui vous rend pour vous-même un juge si sévère, qui vous fait penser que vous ne serez jamais asse grand, assez noble, assez brave, assez désintéressé, assez dévoué, pour mériter que deux yeux s'arrêtent sur vous un instant.

L'amour, c'est le parfum de l'âme qui s'épanouit.

C'est l'amour qui vous donne le désir et la force de construire et d'embellir un siége sur lequel on ait envie de s'asseoir auprès de vous.

C'est l'amour seul qui vous fait pauvre avec orgueil et remplit votre vie de bonheurs gratuits.

Le soleil qui là-haut gouverne les saisons, qui donne tour à tour la lumière et l'ombre, caresse en même temps l'homme et le concombre des mêmes rayons.

Le soleil du poëte est un regard de femme, soleil bleu, noir ou vert, qui fait naître tant de fleurs en son âme.



Un agent comptable perd sur une grande route un sac contenant seize mille francs. Des apparences, des présomptions, de malheureuses coïncidences, font tomber les soupçons sur l'agent comptable lui-même. Il établit qu'il n'aurait pu prendre et cacher le sac sans se confier à l'homme qui conduisait la voiture. Observation judicieuse, dit la justice humaine : cet homme est votre complice; on va l'arrêter. Pendant quatre mois ils restent tous deux en prison sous le poids d'une accusation flétrissante. Mais le hasard les sauve ; on découvre que l'argent a été trouvé par un voyageur qui se l'est approprié. Mais c'est seulement il y a quelques jours que les deux accusés ont été mis en liberté. Et Dieu sait ce qu'il peut tenir de désespoirs, d'inquiétudes pour deux prisonniers dans l'espace de quatre mois!

Comme ils ont dû, malgré leur innocence, se rappeler, et Calas, et Lesurques, et la servante de Palaiseau ! Comme leur famille a dû être livrée aux angoisses, à la malveillance, à la honte !

Le ministère public et le président du tribunal ont donné à la réhabilitation des deux victimes de cette déplorable erreur toute la solennité qui dépendait d'eux. Mais je trouve que la loi ne leur donne pas assez de pouvoir en pareille circonstance : — la réhabilitation doit avoir au moins la notoriété et l'éclat de l'accusation. Les accusés innocents, qui sont sortis de chez eux, publiquement emmenés par des gendarmes, devraient y rentrer publiquement, ramenés avec pompe par le chef de la justice, en grand costume officiel. Une indemnité proportionnelle devrait leur être payée. On ne doit rien négliger, en un mot, de ce qui peut faire éclater leur innocence. N'ayez pas peur de trop faire : leur malheur leur fera toujours un peu de tort ; grâce à la malice humaine, l'accusation aura toujours plus de notoriété que l'acquittement.



« Vous avez bien raison, me disait hier un homme de mes amis, lorsque vous dites que la jeunesse

d'aujourd'hui a ceci de particulier, qu'elle n'est pas jeune. Il ne suffit pas, pour être jeune, de n'avoir dépensé que les vingt-cinq premières années du temps qu'il nous est donné de passer sur la terre. Voici, ajouta-t-il, ce qui m'est arrivé : — L'autre jour, je menais dîner au cabaret quelques amis de province que j'ai en ce moment à Paris. Mes convives se composaient d'un homme quelconque et de deux femmes jolies, spirituelles, très-bien élevées, pour lesquelles j'ai autant de respect que d'amitié. Tallemant des Réaux parle d'une certaine présidente qui prouvait à qui voulait l'entendre qu'on ne pouvait bien mettre ses manchettes à moins d'y passer une heure et demie. Une de ces deux dames me donna la preuve qu'il ne faut pas moins d'une demi-heure pour mettre un châle et un chapeau. Nous arrivâmes un peu tard ; un seul cabinet restait vacant. Il n'était séparé que par une cloison très-mince d'un salon où dînaient quatre ou cinq personnes dont on entendait facilement la conversation. Aux timbres des voix, je reconnus des hommes, et de jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans au plus ; — et il me passa un frisson par l'esprit pendant que nous mangions le potage.

« Voilà, me disais-je, des jeunes gens qui dînent dans un salon particulier, c'est-à-dire qu'ils veulent

être entre eux et ne pas se gêner. — Je me rappelle comment se passaient ces dîners lorsque deux ou trois anciens camarades et moi nous avions vingt-cinq ans, et les bonnes folies qui s'y racontaient. — A coup sûr, il va, chez nos voisins, être question de femmes et d'amour, et rien ne prouve que la conversation soit suffisamment chaste pour les oreilles des personnes que j'accompagne. Je regrette de ne pas avoir demandé asile ailleurs. — Je cherchai des expédients. Je parlai à haute voix, en émaillant mes phrases de mots tels que ceux-ci : « *Mesdames*, « aurais-je l'honneur de...; mon cher ami, *votre* « *femme* ne mange pas, etc. »

J'espérais édifier nos voisins sur nous et leur faire comprendre qu'ils avaient auprès d'eux des femmes comme il faut qui pouvaient les entendre ; mais ils parlaient si haut eux-mêmes, et si bien tous à la fois, que je ne pus admettre l'illusion qu'ils faisaient la moindre attention à mes discours à la cantonnade, ou que même ils pussent les entendre. Je dus donc garder mon anxiété, en prêtant l'oreille à ce que pouvaient dire nos voisins, me préparer à parler moi-même de façon à détourner l'attention de mes convives si je surprenais le commencement de quelque conversation scabreuse. Voici ce que j'entendis de plus remarquable. — Des quatre con-

vives dont je distinguais les voix, deux parlaient beaucoup, un parlait toujours, et le quatrième ne disait qu'un mot de temps à autre.

— En fait de poisson, on dit qu'il y a des merlans, dit le grand parleur avec un accent méridional prononcé ; le garçon assure qu'ils sont excellents ; écoutez-moi bien : vous allez prendre un merlan œuvé, une femelle, la chair en est plus délicate ; vous enlèverez les œufs, et vous les remplacerez par la laite d'un maquereau mâle. Faites bien exactement ce que je vous dis : je le reconnaîtrai à la première bouchée.

Et il s'engagea une conversation entre le Marseillais et le maître d'hôtel où le premier développa les connaissances culinaires les plus étendues. Les trois autres convives, du reste, l'interrompaient quelquefois par des observations qui prouvaient qu'ils étaient dignes de manger avec lui.

On discuta sur les vins, on les recommanda au sommelier avec une grande sollicitude. — Hier le bordeaux était froid, et aujourd'hui il était trop chaud. — Une bouteille de pomard... de la réserve, etc.

Je fus assez rassuré, et je pensai : Quand nous avions vingt-cinq ans, nous autres, la gourmandise, et surtout la science de la gourmandise, n'apparte-

naient qu'à des vieillards ; ce n'était du moins jamais avant cinquante ans qu'on avait assez perdu pour avoir acquis quelques connaissances en ce genre. Alors, nos bons dîners, c'était à la chasse, lorsque, accablés de fatigue, nous trouvions dans une ferme du pain bis, une omelette au lard que nous faisions quelquefois nous-mêmes, le tout arrosé d'un vin du cru ; c'était aussi lorsque, avec un ou deux camarades, pauvres artistes comme nous, qui n'avaient que du talent, et qui ont aujourd'hui la réputation, qui seule donne des dîners corrects, nous nous occupions de résoudre ce problème : dîner quatre avec le prix d'un dîner régulier que pouvait faire seul un d'entre nous ; car il n'y a guère que ceux qui n'ont pas assez de pain qui en donnent à ceux qui n'en ont pas du tout. Alors nos festins se composaient de côtelettes à la sauce, apportées dans l'atelier par le charcutier du coin, et toute notre science gastronomique, toutes nos recommandations culinaires s'étendaient et se bornaient à ceci : qu'il y eût beaucoup de cornichons ; mais, au lieu de porc, on nous eût fait manger du caniche, que pas un de nous ne s'en serait aperçu.

On second orateur prit la parole. On buvait le pomard de la réserve. On discuta le pomard. On parla de divers crus. On cita les meilleures caves de

Paris. On mit sur le tapis l'appréciation de quelques fortunes. On commençait à s'animer; on parlait au moins trois à la fois. Mais un bruit connu vint frapper mes oreilles, et me rendit mon inquiétude; on débouchait des bouteilles de vin de Champagne. Voici, pensai-je, le moment dangereux : les âmes vont s'épancher; les confidences sortent de la tête d'un homme qui boit du vin de Champagne, comme l'air sort en globules d'une bouteille qu'on remplit. Je remuai bruyamment les assiettes et les couteaux. En effet, au bout de quelques instants, et après le troisième bouchon que j'entendis sauter, il y avait une grande effervescence. On parlait haut; on parlait tous les quatre, et voici ce que j'entendis :

— Je voulais garder mes crédits fonciers. J'ai eu tort de vendre si vite.

— Comment ont fermé les Montereau à Troyes?

— Deux cent trente soixante-quinze.

— Et Strasbourg?

— Strasbourg, deux cent cinquante francs payés. Jouissance décembre, cinq cent soixante-dix.

— Quatre-Canaux, mille francs. Jouissance octobre 1852, onze cent quatre-vingt-quinze.

— Dijon à Besançon, jouissance d'octobre, action de cinq cents francs, deux cent vingt-cinq francs payés, cinq cent quinze francs.

— Strasbourg à Bâle, action réduite, jouissance janvier, trois cent quarante.

— La compagnie anonyme du lin Maberly a fermé à huit cent quinze francs.

Nous prenions le café ; nous ne tardâmes pas à partir. Il n'avait pas été prononcé par nos quatre jeunes voisins un seul mot ayant rapport ni aux femmes ni à l'amour.

Et je m'en allai en me disant : Que seront ces hommes-là à cinquante ans? Quand on n'a pas un peu trop dans la jeunesse, on court grand risque de n'avoir pas assez dans l'âge mûr. Le jeune homme trop sage sera un vieillard bien sec et bien dur.

Amo in adolescente quod resecari possit, dit un ancien. — J'aime une jeunesse luxuriante où il y ait à émonder.



J'entends souvent dire : C'est une querelle d'Allemand ; je ne sais vraiment pas sur quoi est fondé ce dicton. Je suis né Allemand, je connais beaucoup d'Allemands, et je ne vois pas en quoi cette aptitude à chercher querelle sur des motifs futiles peut leur être attribuée de préférence aux autres peuples ; je crois qu'il s'agit simplement d'une corruption de

mot, comme il s'en fait facilement dans les dictons devenus populaires, qui, à force de passer de bouche en bouche, ne manquent jamais de subir des altérations. Certes, je ne veux pas, à l'exemple de Ménage, prétendre que *tirelarigot* vient de *fistula*, et *laquais* de *verna*, je ne suis pas pour les étymologies aussi laborieuses ; mais je pense que dans l'origine, à propos des querelles sans motifs réels, venant de susceptibilité, on n'a pas dû dire querelle d'Allemand, mais bien une querelle d'amant.



Vous vous dites : Je voudrais avoir un ami ; et vous vous faites une vertu et un mérite de ce désir. Qu'entendez-vous par un ami ? Un homme qui se dévoue entièrement à vos intérêts et à vos plaisirs, un homme qui vive entièrement à votre bénéfice ? Le malheureux auquel vous avez attribué ce rôle impossible ne tarde pas à devenir l'objet de votre haine et le sujet de vos plaintes à tout venant. On veut avoir un ami, mais on ne s'occupe pas d'en être un ; et on ne se fait jamais subir à soi-même un examen, même sommaire, à ce sujet. On exige d'un autre ce qu'on obtient à peine de soi pour soi-même. Dans

une comédie dont je n'ait fait que deux vers, je fais dire à un personnage :

> Sans moi... je ne serais pas heureux à demi,
> Si je pouvais jamais devenir mon ami !

Si, au lieu de penser que votre ami ne doit avoir qu'un souci, qu'un but, vous servir, ce qui vous conduit naturellement à le haïr ; si vous partiez d'un point opposé, et vous vous disiez : Tout homme qui vient chez moi y vient pour séduire ma femme et ma fille, pour y ramasser des médisances qu'il ira colporter au dehors, pour manger mes dîners et m'emprunter mon argent, etc., etc., vous feriez chaque jour le relevé des mauvais procédés que chacun de vos familiers n'aurait pas eus dans la journée, et vous finiriez par le trouver un homme très-clément, auquel vous devez de la reconnaissance.

Une femme remarqua un jour dans mon logis quelques statuettes que m'avaient données des hommes d'un grand talent, qui me faisaient l'honneur d'être mes amis, tels que Pradier, Feuchères, etc.

— Vous avez bien tort, me dit-elle, d'accoutumer vos yeux à ces formes si parfaites, assemblage rare dû à l'imagination des sculpteurs, qui réunissent en une seule figure des beautés que la nature a éparpil-

lées entre plusieurs. On se corrompt ainsi le goût, et on exige des pauvres femmes des conditions qui ne sont pas dans la nature.

Il est évident qu'un homme qui ne voudrait aimer qu'une femme exactement pareille à la Sapho de Pradier, par exemple, mourrait vierge, étouffé par l'encens qu'il n'aurait pas trouvé occasion de brûler.

Sous un autre aspect, au lieu de vous faire une image de femme d'après les romanciers et les poëtes, dressez une nomenclature un peu complète de tout le mal que peut vous faire votre femme ou votre maîtresse : elle peut vous trahir et vous afficher ; elle peut vous ruiner, elle peut vous calomnier, elle peut vous empoisonner, etc., etc. Les exemples de ces divers procédés ne sont pas rares, et vous n'avez qu'à choisir. Eh bien, réjouissez-vous de tout ce qui ne vous arrive pas de ce qui est sur votre liste, et sachez-en gré à la compagne de votre vie.

Quand vous rentrez chez vous le soir, après vous être absenté tout le jour pour vos affaires, dites-vous : Que s'est-il passé pendant mon absence? Peut-être je vais trouver une déclaration de guerre sur papier timbré et le commencement d'un procès ; peut-être mon chien a mangé mon enfant, ou ledit enfant est tombé par la fenêtre ; peut-être vais-je recevoir une

lettre qui m'annonce la fuite de mon notaire : peut-être le feu a pris à ma maison, et ne vais-je plus trouver qu'un tas de cendres fumantes à la place qu'elle occupait ; peut-être mon domestique m'a complétement dévalisé ; peut-être mes cohéritiers m'ont accusé d'avoir falsifié le testament de ma tante, et vont demander à la justice que je sois mis aux galères ; peut-être sur une dénonciation quelconque vais-je être emprisonné, exilé, déporté ; peut-être vais-je apprendre que mon frère a été tué en duel, etc., etc. ; que ma femme s'est enfuie avec un galant, etc. Car tout cela arrive ensemble ou séparément à des hommes de chair et d'os comme vous, à des hommes aussi honnêtes que vous : vous n'avez aucun droit de ne pas subir ces chances communes.

Ajoutez à la joie que vous éprouverez à la pensée de tout ce qui ne s'est pas passé de désastreux chez vous pendant votre absence, une joie égale de ce qui ne vous est pas arrivé pendant vos courses : vous n'avez pas été écrasé par une voiture ; il ne vous est pas tombé de pots de fleurs ni de couvreurs sur la tête ; un *commis en nouveautés* ne vous a pas crevé la figure avec ses volets en fermant la boutique de son patron ; on ne vous a pas volé votre montre, votre bourse, ni même votre foulard ; un

pâtissier n'a pas renversé de sauce sur votre habit; vous ne vous êtes cassé ni les bras ni les jambes en tombant; aucune femme ne vous a éborgné avec son parapluie; vous n'avez pas brisé avec votre canne la devanture en glaces d'une riche boutique; vous n'avez pas reçu une insulte qui vous oblige à vous battre demain matin; on ne vous a lu dans les maisons où vous êtes allé ni cantates, ni poëmes, etc., etc.

Eh bien, tout cela peut tenir dans une journée; de tout cela vous n'êtes pas plus à l'abri que les autres hommes.

Donc il est juste de vous réjouir et de remercier la Providence si un seul de ces malheurs vous a manqué, eussiez-vous subi tous les autres; si vous avez échappé à la moitié de ce que renferme cette liste beaucoup trop courte, vos actions de grâces doivent être pleines d'onctions. Tous ces malheurs, comme les balles d'un feu de peloton, sont tirées sur les chemins où vous passez; vous voyez autour de vous des gens atteints et renversés, et vous auriez l'ingratitude de ne pas vous réjouir! Allons donc!



Il se fait depuis quelque temps, à l'égard d'un écrivain distingué, mais peu aimé, qui a jasé long-

temps dans le *Constitutionnel*, une plaisanterie d'atelier qui nous paraît dépasser les bornes permises. Une douzaine de jeunes gens se livrent à divers exercices blâmés et réprimés par la police; ils fument dans les waggons de chemin de fer, ils font du tapage dans les théâtres, ils rossent les cochers, ils stationnent indûment loin des colonnes du boulevard, ils chassent sans ports d'armes; en un mot, ils cherchent toutes les occasions de se faire réprimander et arrêter par les agents municipaux. Puis, quand il s'agit de dresser un procès-verbal des faits et gestes de chacun des douze garnements, celui qui est pris donne, d'un air honteux et contrit, et en baissant la voix, le nom de M. ***, en ajoutant la véritable adresse de l'écrivain. Le plus souvent, l'autorité se contente d'une simple objurgation avec menaces en cas de récidive. Mais quelquefois aussi le procès-verbal est suivi d'une citation, la citation d'une amende. Le plus grave de tout ceci, c'est que M. *** a, dans l'opinion des agents de la force publique, une détestable réputation, attendu que de la meilleure foi du monde ils lui attribuent tous les mauvais tours, toutes les irrégularités, toutes les escapades que peuvent imaginer les douze médiocres sujets en question. Nous ne saurions assez blâmer cette plaisanterie trop prolongée, et, pour contribuer à

y mettre un terme, nous croyons devoir donner un peu le signalement du célèbre écrivain. Ceux des agents de l'autorité qui liront ces lignes éviteront facilement de se laisser duper par les mauvais plaisants, que nous ne saurions trop rappeler au respect qu'ils doivent au talent.

M. ***, loin d'être un gaillard à rosser les cochers, est petit, malingre ; il ne lui manque, pour être blond, que des cheveux ; il a cet air qu'on appelle vulgairement *en dessous ;* il ne regarde pas volontiers les gens en face, c'est un peu le type de certains donneurs d'eau bénite ; sa beauté est tout intérieure.

Espérons qu'il nous saura gré de la sollicitude qui nous fait agir, et que nos efforts auront le succès que nous en attendons.



Les jeunes filles les plus vaines de leurs *charmes*, celles qui prennent le plus au sérieux les *chaînes* et le *martyre* des amants, pourraient bien rabattre de leur superbe, si elles prenaient la peine de remarquer que tout cela finit ainsi : Si la famille ne peut ramasser assez d'argent pour payer un homme

et le décider à se charger de leur précieuse personne, elles restent au sein de ladite famille, dont elles font la joie et l'ornement, et continuent à y offrir l'exemple de toutes les vertus.

Celles qui ont pu payer convenablement l'heureux mortel et l'ont décidé à devenir le fortuné possesseur de tant de charmes, auraient encore, si elles le voulaient bien, une raison de conserver de la modestie et de l'humilité dans une assez odieuse particularité des mœurs actuelles, en rencontrant à la promenade, au théâtre, aux courses, dans tous les endroits où l'on s'amuse, une horde de Phrynés que les hommes payent fort cher pour obtenir d'elles l'amour qu'ils n'acceptent, de la femme qu'ils épousent, qu'en se faisant payer eux-mêmes. On les paye et nous payons.

Ce résumé incontestablement exact de la situation doit donner beaucoup d'admiration et d'envie pour la supériorité probable des Laïs célèbres.

Mais, quand on a sévèrement examiné leurs charmes, quand on a bien vu que les rues, les salons, les théâtres, sont remplis de femmes beaucoup plus belles que ces prêtresses de la Vénus vénale, il faut reconnaître que, depuis qu'à Paris les femmes du monde ont voulu lutter de luxe de mauvais goût dans la rue avec ces Laïs et ces Phrynés, il y a peu

de gens qui aient le moyen d'avoir une honnête femme à eux.

Le luxe qui s'introduit immédiatement dans la maison d'un homme qui se marie est tel, qu'on ne peut prendre aujourd'hui une femme pour compagne dans le chemin et les luttes de la vie ; il n'y a qu'un homme arrivé, un homme vainqueur, qui puisse se permettre le luxe d'une femme. On n'arrive guère que vers la fin de la journée ; on est rarement vainqueur sans avoir reçu quelques horions. La fille qui ne peut acheter ce meuble de ménage appelé mari ne doit chercher de chances tout au plus que parmi des hommes qui ont perdu aux batailles de la vie beaucoup de jeunesse, un peu de cheveux, un peu de dents, la poésie et le cœur tout entier.

Aussi me montrait-on l'autre jour avec un sentiment d'admiration, que je ne tardai pas à partager, un homme qui, absolument sans fortune, a marié richement ses trois filles avec des hommes jeunes et riches. Quand vous saurez ce qu'on m'a raconté alors, il est probable que vous admirerez à votre tour le personnage.

Il avait un fils plus âgé de sept ou huit ans que ses trois filles ; il commença par marier ce fils ; pour ce premier mariage, il se montra exigeant et

inflexible, il lui fallut absolument une grosse dot; la dot payée, il consentit à se charger des affaires du jeune ménage pour qu'il n'eût à s'occuper que des délices d'une si douce union. Il prit l'argent, en paya l'intérêt à quatre pour cent à son fils et à sa belle-fille, et le plaça chez un agent de change qui lui en donna neuf. Ce premier tour fait n'était qu'une bagatelle pour se mettre en haleine; il avait vu dans cette première bataille comment les pères se défendaient pour ne pas donner de dot à leurs filles; il les avait vaincus et avait remporté une dot. Il s'agissait de jouer le rôle contraire et de marier ses trois filles sans dot.

M. de *** ouvrit sa maison avec une espèce de luxe. Entre les jeunes gens qui hantèrent cette maison, on remarquait facilement le jeune comte de V... Madame de *** était jeune encore, jolie et coquette; de plus, on ne pouvait que déplorer qu'elle fût à jamais enchaînée par les liens indissolubles d'un odieux hyménée, etc. Le jeune comte s'éprit de la mère. Sa cour fut accueillie de façon à ne pas le trop décourager. Un jour qu'il avait eu le bonheur de se trouver seul avec madame de ***, il mettait de son mieux les instants à profit, et il était à ses genoux.

Madame de ***, après quelques paroles sévères,

commençait à répondre d'une voix tremblante, lorsque par un malencontreux hasard M. de *** entra dans la chambre. Je vous laisse à juger de sa surprise, de sa douleur amère et de son légitime ressentiment. Quelque chose de fatal se peignit sur son visage pâle; ses yeux lancèrent des éclairs. Heureusement, madame de *** ne perdit pas la tête. Mon ami, dit-elle à son mari, ce pauvre comte me demande la main d'Aurélie, comme si cela ne dépendait pas d'elle et de vous beaucoup plus que de moi. M. de *** jeta un regard soupçonneux sur sa femme et sur le comte de V..., mais celui-ci, en admirant la présence d'esprit de madame de ***, confirma un ingénieux mensonge qui les sauvait tous les deux, et il épousa mademoiselle Aurélie, qui était la moins jeune et la moins jolie des trois filles de la maison.

Voilà la première mariée; on s'occupa de placer la seconde.

Un jour du mois de septembre, M. de *** était allé à la chasse et ne devait revenir que le lendemain; mais le temps était mauvais, le chien quêtait mal, M. de *** tirait plus mal, il se décida à rentrer.

Mais il s'égara, et...

Il devait être à peu près onze heures et demie du soir lorsqu'il arriva chez lui. Il avait un passe-par-

tout, il ouvrit sans bruit avec l'intention d'aller se coucher sans réveiller personne dans son appartement particulier.

Il se déshabillait, lorsque, se mettant par hasard à la fenêtre, il aperçut de la lumière chez sa femme ; il craignit qu'elle ne fût indisposée et monta à sa chambre ; il trouva la clef à la porte, et entra ; mais quelle fut sa triste surprise ! un beau jeune homme était aux genoux de madame de ***, et elle passait sa belle main dans les boucles noires et soyeuses de la chevelure du jeune homme.

— Monsieur le baron de T.., s'écria M. de ***, sortons !

M. de T. resta stupéfait. Mais madame de ***, gardant tout son sang-froid, fit un éclat de rire et dit, en s'arrêtant de temps en temps pour rire encore : Ah ! ce pauvre M. de *** ! ah ! ce pauvre baron ! Quelle maladresse ! Un époux outragé, une femme coupable, un duel, ta ta ta ta ! Allons, mon ami, calmez-vous et apprenez la vérité. M. de T... est éperdument amoureux de notre fille Zéphirine : il me demandait sa main. Le temps passe vite entre un amoureux qui parle de l'objet de sa flamme et une mère qui écoute l'éloge de sa fille. Je faisais quelques objections ; le pauvre baron, prenant mes objections pour un refus, s'était jeté à mes genoux.

— C'est différent, dit M. de ***; et le baron de T... épousa mademoiselle Zéphirine de ***.

Pour la troisième, qui s'appelait Noëmi, voici comment elle fut mariée. Elle n'a pas de titre, mais son mari est énormément riche.

M. de ***, un jour, surprit dans un kiosque du jardin le financier B... aux genoux de sa femme; la veille, en dînant, le hasard avait amené la conversation sur les maris trompés; il s'était montré sérieux et intraitable sur ce chapitre. On pense de quel effroi le financier se trouva saisi en se voyant surpris aux pieds de madame de ***. Heureusement que celle-ci, qui vit le danger comme lui, conserva la présence d'esprit qui seule pouvait les tirer d'affaire.

— Voici mon mari, dit-elle à M. B.; adressez-vous à lui : vous resteriez dix ans à mes genoux, que cela ne changerait pas les choses; c'est de lui seul, comme je vous le disais, que vous pouvez obtenir la main de Noëmi

Quelle femme étonnante! pensa B.; quel sang-froid! quel génie! Et il épousa mademoiselle Noëmi de ***.

Une nouvelle société d'assurances maritimes vient de se fonder en Belgique. Elle envoie des prospectus illustrés. Cette société se place sous l'invocation de saint Donat. Saint Donat est un saint belge apparemment; je ne connais dans l'histoire ecclésiastique que deux Donat, tous deux évêques d'Afrique, tous deux schismatiques, tous deux excommuniés dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne par le pape Melchiade.

Le prospectus est orné de deux gravures : la première représente le fondateur de la société, M. Morel, humblement agenouillé dans une église devant la statue de saint Donat, qui le bénit. Au-dessous de l'image on lit :

« Saint Donat, priez pour le bureau central ! »

La seconde image représente la même église, mais la statue de saint Donat y est représentée fort irritée ; elle étend le bras avec roideur et est en train de lancer une malédiction. En effet, un monsieur en lunettes, debout, les mains derrière le dos, le chapeau sur la tête, tournant le dos à la statue du saint, se promène dans l'église.

Ce personnage représente « les Français. »

On lit au-dessous de cette seconde gravure :

« Saint Donat, ne le prenez pas en mauvaise part, car c'est à des impies (des Français) que j'ai affaire. »

Voici les explications que l'on donne sur saint Donat.

« Saint Donat, dit le prospectus de M. Morel, patron des assureurs, est le saint qu'on invoque contre les orages, tempêtes, foudre, tonnerre et autres *intempéries* de l'air.

« C'est à sa puissante intervention que nous devons le succès de notre bureau central d'assurances maritimes. »

Dussé-je être traité de Français ou d'impie, deux termes qui pour M. Morel ont la même valeur et la même signification, je ferai à ce sujet deux remarques : la première, c'est que, l'intervention de saint Donat suffisant pour préserver ses dévots de la foudre, du tonnerre, des tempêtes et autres *intempéries de l'air*, il n'y a aucun besoin de bureau central d'assurances maritimes; une petite chandelle brûlée devant saint Donat, ou, plus économiquement encore, une prière à lui adressée, remplacera avantageusement tous les contrats d'assurances possibles.

M. Morel se charge d'en donner une preuve :

« A Anvers, dit-il, la fête de saint Donat se célèbre le 6 juillet, et, de plus, tous les premiers dimanches du mois un grand service a lieu en l'honneur de saint Donat, au maître-autel de l'église paroissiale de Saint-Jacques, qui, depuis l'année 1690, *a le bonheur* de posséder une parcelle des reliques de ce martyr. C'est dans cette église qu'a été établie, le 2 septembre 1759, une confrérie de Saint-Donat, etc., etc.

« Arlon, dans la province de Luxembourg, est également une ville qui possède, depuis 1758, un ossement de saint Donat.

« Mons, dans le Hainaut, est sans contredit la ville qui possède le plus précieux démembrement du corps de saint Donat. C'est un grand os du coude qui fut donné en 1749.

« Donné depuis ce temps-là, *il est à remarquer* que chacune de ces trois villes de la Belgique, tant de fois auparavant frappées de la foudre du ciel, ne souffrirent plus que de très-légers dommages par suite des tempêtes et du tonnerre si fréquents dans ces mêmes cantons.

« Quant à Anvers, *dont nous sommes à même de juger par nous-même*, une main invisible semble toujours détourner de dessus sa tête les orages les plus menaçants, qui vont porter la dévasta-

tion à ses portes, mais *jamais* dans son enceinte. »

Ma seconde observation est celle ci :

> Il est un mal, presque le pire de tous,
> Mal que le ciel en sa fureur
> Déchaîna pour punir les crimes de la terre.

Ce mal est le rhume de cerveau, puisqu'il faut l'appeler par son nom, mal qui rend un homme bête pendant vingt-quatre heures, mal contre lequel la médecine est impuissante, comme contre les cors aux pieds, car elle n'en a jamais guéri un, et se contente de l'appeler coryza, ce qui est probablement une injure que lui suggère la mauvaise humeur que lui cause son impuissance. Eh bien! le rhume de cerveau ne pourrait-il pas être guéri par l'intercession de saint Donat, « qu'on invoque contre les intempéries de l'air? » Ce serait une jolie spécialité pour un saint.



On racontait dernièrement dans les journaux qu'à une petite distance de Paris un conducteur d'un chemin de fer avait entendu des cris qui sortaient d'un waggon. Ces cris étaient poussés par une jeune fille qui se défendait contre les insultes d'un

homme qui se trouvait seul avec elle dans ce waggon. C'est un grave inconvénient qui doit arriver plus souvent qu'on ne le sait, parce que ces insultes peuvent n'être portées qu'à de moindres degrés, et ensuite parce que la réserve des femmes peut avoir eu assez à souffrir du fait pour ne pas se résigner à souffrir encore du récit. Ajoutons que c'est par hasard que le conducteur a entendu les cris; qu'il y a des personnes que la terreur peut empêcher de crier, et enfin qu'il dépend de l'agresseur d'étouffer les cris de sa victime, et tout le monde sera d'accord avec moi qu'il faut trouver un moyen de parer à ce genre de dangers.

Ce moyen est tout trouvé.

Sur quelques lignes de chemin de fer, on réserve un compartiment pour les femmes qui voyagent seules et qui croient prudent et convenable de ne se trouver qu'avec des personnes de leur sexe.

Mais...

Pourquoi cette mesure, qui ne coûte absolument rien aux administrations que le danger de conserver quelques places vides, n'est-elle pas universellement adoptée?

Mais...

Je crois que cette mesure, là même où elle est adoptée, n'est prise qu'en faveur des personnes qui

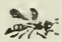
ont des billets de première classe. Si ma mémoire me trompe, j'accueillerai avec empressement une rectification appuyée de preuves.

Outre ce qu'il y aurait d'odieux à voir des femmes n'avoir pas le moyen d'être respectées, il est facile de reconnaitre que ce sont précisément les moins riches qui ont le plus besoin d'être protégées sous ce rapport. Une femme du monde, — je parle de celles qui ont de bonnes manières, de la réserve et de la tenue, — une femme du monde, *une dame*, en imposera beaucoup plus qu'une autre femme aux insolents. Je constate là un des côtés de la lâcheté humaine. De plus, dans les voitures de première classe, elle sera exposée à trouver tout autant de vice, mais elle peut compter y trouver de meilleures manières. On ne sait pas jusqu'où va la timidité d'un homme bien élevé à l'égard des femmes.

Si l'on veut prendre en considération qu'un convoi de chemin de fer n'est pas une voiture comme une autre, que les conducteurs sont placés fort loin de certains waggons, que les roues et la machine font un grand bruit, surtout sous les voûtes, je ne sais trop quelle objection on trouvera à demander avec moi qu'il soit, à l'exemple de certaines lignes, réservé dans chaque convoi un compartiment pour les femmes seules qui demanderaient à y être ad-

mises, et que cette mesure s'applique aux voitures de *toutes les classes*.

Si l'on trouve une meilleure garantie, je suis prêt à y donner mon approbation.



Il est une illusion que, malgré mon désir de leur être agréable, il m'est impossible de laisser aux femmes : c'est celle qui leur fait prendre pour des succès certaines manifestations relatives à leurs charmes. Il faut leur expliquer que c'est d'une insulte qu'elles sont fières, que c'est d'une humiliation qu'elles s'enorgueillissent.

Je veux parler des succès de la rue, d'une admiration excessive, exprimée dans les endroits publics, et des conséquences d'icelle.

Il n'est pas rare de voir une femme d'une beauté assez ordinaire raconter volontiers avec un apparent dépit, qui dissimule très-mal ou très-peu une vive satisfaction, « qu'elle ne peut sortir sans être suivie, que les hommes sont bien ennuyeux. »

En même temps on voit des femmes d'une grande et incontestable beauté n'être jamais suivies par personne, ne jamais savoir l'opinion des passants sur leur compte, et traverser sans périls et même

sans inconvénients les parages les plus fertiles pour les autres en dangers et en aventures.

Je vous disais tout à l'heure qu'on ne sait pas jusqu'où va la timidité des hommes. — Pour ma part, j'ai plus de quarante ans, je suis dans les circonstances ordinaires de la vie à peu près aussi résolu qu'un autre, eh bien! je déclare qu'une fille de seize ans m'intimidera jusqu'à la confusion quand elle voudra, non pas par de grands mots et par des phrases de livres, mais par l'aspect de la candeur, de la dignité et de la réserve.

Il faut ajouter un second axiome au premier :

Les hommes sont plus timides et moins désintéressé qu'on croit.

Quand un homme manifeste par des paroles, par des regards, l'admiration qu'il éprouve pour une femme rencontrée dans la rue, je ne vous dirai pas comme le libretto de l'ancien ballet de Noverre, l'*Enlèvement des Sabines :* « Les Romains témoignent par leurs gestes qu'ils manquent de femmes. » Je vous dirai que ces témoignages ne sont pas arrachés malgré eux aux passants, comme le oh! ou le ah! qui s'exhale avec un soupir d'une poitrine oppressée au spectacle d'un beau coucher du soleil sur la mer, ou à la lecture d'un beau livre, ou à l'aspect d'une très-belle femme dont il se-

rait donné de contempler en réalité la beauté, non pas dans la rue, enveloppée, affublée, défigurée, mais chez elle ou dans un salon un jour de bal. Non, ce n'est pas un excès d'admiration qui déborde du cœur comme d'une coupe trop pleine. Ce qui fait qu'un homme suit une femme dans la rue, ce n'est pas ce sentiment qui faisait que les disciples suivaient le prophète, que le troupeau suit le pasteur tout en le précédant. Ce n'est pas la reconnaissance spontanée de la souveraineté. Hélas! non, c'est une chanson qui se pourrait traduire ainsi :

> Mon Dieu, monsieur Corbeau, que vous êtes joli ;
> Vous vous faites sans doute habiller à Paris.

Cela ressemble aussi au miroir que le chasseur fait tourner pour attirer, éblouir et prendre les alouettes. Le loup aussi suivait le petit chaperon rouge par les chemins, et c'était pour le manger.

Ah! vous croyez que c'est par admiration pour votre chapeau neuf et pour votre gentillesse que l'on vous suit! — Ah! vous croyez que l'on ne peut s'empêcher de louer votre beau plumage! — Ah! vous croyez que c'est pour vous être agréable que l'on fait tournoyer insipidement et d'une façon écœurante les diverses facettes de phrases vulgaires, toujours les mêmes, que vous trouvez charmantes

quand elles vous sont adressées, mais que vous jugez mieux quand c'est une autre qui en est l'objet!

Une femme avouait ceci : « Rien n'est ennuyeux et bête comme les compliments que l'on fait à une autre. »

Non, non, mes belles orgueilleuses, c'est à votre fromage, c'est à votre petit pot de beurre et à votre galette que l'on en veut; c'est vous-mêmes que l'on veut manger toutes crues, comme le loup mangea le petit chaperon rouge; on veut vous prendre comme les alouettes, je vous le dis en vérité.

Certes, si ma démonstration s'arrêtait là, j'aurais fait une assez mauvaise besogne. — Celles de mes lectrices qui « ne peuvent faire un pas sans être suivies », diraient : « Eh bien! après? Tout ce que vous dites là s'applique à l'amour que nous inspirons, sous quelque forme et en quelque lieu qu'il se présente. »

Mais ce n'est qu'un premier point que je termine en disant : Voilà pour le désintéressement des hommes dans ce genre d'hommages.

Continuons.

Si maître renard ayant dit à maître corbeau :

Bonjour, monsieur Corbeau, comment vous portez-vous?

le corbeau, au lieu de lui répondre :

Merci, monsieur Renard, ça ne va pas mal. — Et vous ?

avait persévéré à becqueter et à grignoter son fromage, maître renard aurait ajouté encore un vers ou deux, mais s'il n'avait pas obtenu de réponse, il aurait continué sa route. Si le petit chaperon rouge n'avait pas raconté au loup qu'elle allait chez la mère-grand lui porter une galette et un petit pot de beurre, le loup ne serait pas allé manger d'abord la mère-grand et ensuite le petit chaperon rouge comme dessert.

Si les alouettes ne venaient pas planer bêtement au-dessus du miroir que fait tourner le chasseur, le chasseur se lasserait bien vite de tirer la ficelle.

Je voudrais bien vous exprimer très-poliment par là qu'une femme trop suivie ou trop complimentée dans la rue doit s'en offenser et s'en affliger, puis exercer sur sa tournure, sur sa démarche, sur ses airs de tête, sur sa toilette, une sévère attention. — Il y a quelque part un point qui dénote, probablement très à tort, une femme un peu légère, un peu facile, une femme qui laisse supposer qu'on peut aller l'attendre chez la mère-grand, — une femme qui ne tient pas bien son fromage, — une femme qui s'approche à portée du filet.

L'homme est trop timide pour ne pas croire de telles aventures impossibles pour peu qu'une femme ait de la simplicité dans la toilette, de la réserve dans la démarche, de la dignité dans les manières, une grâce austère sur le visage ; — un homme, — je parle toujours d'un homme bien élevé, — est trop timide pour suivre une femme qui n'accusera pas par quelque chose, non-seulement que cela lui est agréable, mais encore qu'elle pourrait bien donner pour ce plaisir qu'on lui fait une récompense honnête, — car il n'est pas désintéressé.

Donc, je le répète, il faut être humilié de pareils succès, en voyant des personnes extrêmement belles ne pas les obtenir, — et il faut chercher en soi quel est le côté par lequel on ne paraît pas suffisamment à tous une femme honnête et comme il faut ; — il faut chercher cela avec l'opiniâtreté d'un caissier qui rentre chez lui, préoccupé, soucieux, qui n'embrasse ni sa femme ni ses enfants qui attendaient son retour comme une fête, — qui ne mange pas, qui ne boit pas, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la cause d'une erreur de trente centimes dans un compte de dix-huit cent mille francs.

Il faut chercher, — il faut trouver.

Voulez-vous que je vous aide un peu?

Je ne vous parlerai pas des grosses nuances, d'un

regard engageant, d'une marche ralentie, d'un arrêt intempestif devant une boutique lorsqu'on se sent suivie, d'un châle alors serré pour dessiner mieux la taille, d'un ruisseau passé avec trop de sollicitude pour la jupe. — Aucune de mes lectrices n'est capable de pareilles provocations préméditées; — un avis sur ces fautes-là serait indigne du respect que je professe pour elles.

Non, je chercherai avec elles dans les nuances fines, délicates, insaisissables.

Non, certes, vous ne faites rien de ce que je viens de mentionner, surtout vous n'en faites rien avec intention, mais vous ne songez peut-être pas assez à ne pas le faire. Vous pensez trop à préserver votre robe de la boue, et pas assez à préserver vos jambes du regard. Sur ce point, prenez exemple sur une femme qui a la jambe mal faite. Vous verrez quel prodige d'adresse décente!

Mais peut-être, si vous vous sentez regardée et suivie, montrez-vous de la mauvaise humeur quand il ne faudrait montrer que de l'insouciance, ou mieux encore de l'ignorance. L'exagération d'un sentiment peut en être la négation. Peut-être avez-vous peur et le faites-vous paraître, et vous retournez-vous une fois ou deux pour voir si le danger est passé, ce que l'homme qui vous suit prend pour un désir de savoir

si « l'hommage » se continue et si l'admiration s'obstine.

Peut-être... faut-il dire peut-être? portez-vous dans la rue un costume trop riche, trop somptueux, trop *voyant*, pour me servir d'un mot de couturière; — c'est une mode générale aujourd'hui, — et elle a de nombreux inconvénients dont j'ai déjà parlé et sur lesquels je n'ai pas tout dit.

Comme les anciens preux qui couraient le monde, la lance au poing, l'armet en tête, pour faire avouer aux autres chevaliers et aux géants vaincus que la dame de leur pensée était la plus belle personne du monde, vous vous mettez en campagne armées de toutes pièces aussi, mais prêtes à combattre pour votre propre beauté, car chacune est bien véritablement la dame de ses propres pensées.

Eh bien! de même que les chevaliers allaient dans les déserts les plus reculés pour accomplir la mission qu'ils s'étaient imposée; de même que don Quichotte fit avouer à un galérien, la lame sur la gorge, que Dulcinée de Toboso était la plus belle et la seule belle entre les belles, vous ne dédaignez aucun triomphe; vous ne vous contentez pas de vaincre dans le salon et au théâtre, vous voulez vaincre aussi dans la rue, et vous l'acceptez pour arène dans la lutte que vous acceptez avec celles qui n'ont d'autre salon que la rue.

Cela a de la grandeur, de la générosité. — Ces pauvres créatures ne peuvent venir vous livrer bataille dans le monde, dans les salons. — Eh bien! vous descendez dans la rue. — Cela rappelle un prince du sang qui, ayant offensé un hobereau, lui donna un rendez-vous dans un bois et voulut croiser l'épée avec lui, lui livrant, avant le combat, ses lettres de grâce toutes scellées pour le cas où il le tuerait.

Cela rappelle aussi, et un peu trop peut-être, le gentilhomme qui, insulté par un boueux, descend de son carrosse armorié et « *tire la savate* » avec le manant.

Cela a de la grandeur, montre du courage, — je le veux bien, — mais cela vous expose à être confondues avec les adversaires contre lesquelles vous ne dédaignez pas de lutter de beauté et de parure.

Finissons sur ce sujet par deux vérités.

Jamais une femme honnête ne pourra lutter de parure avec une lorette, — car tant qu'elle est femme honnête, elle ne peut ruiner que son mari.

Jamais une lorette ne pourra lutter de simplicité avec une femme honnête, — elle perdrait son état, — et voici pourquoi.

Les hommes sont, sous le rapport du cœur, comme les poules sous le rapport des œufs.

Les fermières laissent toujours un œuf dans le nid où elles veulent que les poules aillent pondre.

Les hommes ne portent leur cœur que dans le nid où ils en voient d'autres.

Une lorette ne peut témoigner des cœurs qui lui ont été provisoirement livrés que par l'exhibition de l'argent et des nippes qu'elle en a retirés.



L'autre jour, une fort belle personne, se sentant en veine d'esprit et surtout en grand succès, se laissait aller à la verve des gens applaudis et mettait tout dehors, comme disent les marins. — Il lui échappa, à propos de fidélité, de constance et de quelques autres vertus, certains menus propos tellement avancés et sataniques, qu'un des assistants dit : — Jolie comme un ange, corrompue comme le démon; il me semble que le diable va se trahir et que certains de ses attributs soulèvent ses beaux cheveux. — Oh! non répondit-elle, ces diables-là ne les portent pas eux-mêmes.



Une femme disait à son mari qui lui avait pardonné bien des légèretés, mais qui se fâchait à la fin et assez sévèrement :

— Mais enfin, vous vous fâchez pour une bagatelle, vous m'avez pardonné plus que cela, et encore n'était-ce pas bien criminel !

— Madame, dit-il, une cruche a beau être grande, elle a toujours un fond.

J'ai entendu dire : Il faut garder une femme, juste le temps de tromper votre prédécesseur ; un instant de plus, c'est à votre tour d'être trompé.

La difficulté de marier les filles sans dot est telle aujourd'hui, que je crois ne pas être désagréable à mes lecteurs en ajoutant un second procédé à celni que j'ai déjà porté à leur connaissance au commeen cement de ce chapitre.

C'est un Anglais qui a trouvé cet expédient. Cet Anglais avait une sœur; cette sœur possédait la plus charmante figure de keepsake qu'on pût imaginer, mais elle ne possédait que cela.

Comme le frère était riche, on pensait qu'il doterait sa sœur. Il résolut, en effet, de le faire, mais il résolut plus fermement encore que cela ne lui coûterait rien.

— Ma petite sœur, lui dit-il un jour, il est temps de te marier. Qui voudrais-tu épouser?

— Je voudrais épouser, dit-elle avec l'air candide d'un ange, une voiture, une loge à l'Opéra de Paris et de très-belles jupes.

— *Wery well*, répondit le frère, ta rare beauté te donne des droits incontestables à tout cela. Les belles choses étant pour les belles, ainsi que le prétend le divin Shakespeare, tu auras une voiture, une loge à l'Opéra et de très-belles jupes. Laisse-moi faire, dis-moi seulement quels sont ceux de nos amis que tu supposes amoureux de toi?

— Lord ***, le baronnet ***, le colonel C... et sir Rob... me paraissent les plus passionnés. Les autres le sont à des degrés inférieurs, dit la jeune miss en rougissant séraphiquement.

— Très-bien! répondit le frère; et il invita à dîner les quatre prétendants. Ce dîner fut présidé

par miss Mary, qui se retira, comme il est d'usage, à la fin du repas.

— Messieurs et amis, dit le frère, je propose un toast à l'allemande. Que chacun de nous dise combien il y a de lettres dans le nom de la dame de ses pensées, nous boirons tout autant de verres de sherry.

— Commencez, alors, dit un des convives.

— Volontiers ; buvons donc neuf verres de vin en l'honneur de la dame de mes pensées !

— Mon cher, dit un des jeunes gens, la dame de vos pensées a un terrible nom ! cela donne à son amant l'air d'aimer autant le vin que sa belle : un nom de neuf lettres !

— Je n'en fais pas mystère, messieurs, car je puis vous dire ce nom sans commettre d'indiscrétion : — la dame de mes pensées s'appelle Élisabeth ; c'est un des beaux noms de notre histoire.

— Très-bien ! mais comme ce n'est pas la reine-vierge que vous aimez, je cherche dans nos relations, et je ne vois aucune jeune miss qui s'appelle Élisabeth.

— A proprement parler, Élisabeth est le nom de la femme que j'aimerai ; je suis décidé à n'aimer qu'une Élisabeth.

— A votre tour, sir Rob...

— Je n'ai à vous proposer que quatre coups à boire.

— C'est modeste; alors, John, versez de mon meilleur claret.

— Et vous, colonel C...?

— Egalement quatre lettres.

— Et vous baronnet *** ?

— Quatre.

— Et vous lord ***?

— Quatre lettres.

— C'est donc tous quatre le même nom que vous aimez?

— J'en ai peur, dit sir Rob...

— Tenez, mes amis, dit l'amphitryon, je ne veux pas faire de finesse avec vous : c'est ma sœur que vous aimez ; eh bien ! un de vous l'épousera et pourra se vanter d'avoir la plus belle femme des trois royaumes. Mais à un beau cheval il faut une belle bride. Miss Mary ne peut pas vivre dans la médiocrité, et aucun de vous n'est assez riche pour lui présenter une existence digne de sa beauté. La dot seule de miss Mary pourrait arranger cela, mais elle n'a pas de dot. Or j'ai trouvé un moyen qu'elle ait une dot, sans rien changer à ma résolution de ne pas lui en donner une. Mais d'abord, que celui

qui n'est pas prêt à faire pour miss Mary quelque chose d'un peu extraordinaire se retire du concours.

— Faut-il sauter par la fenêtre? demanda lord ***.

— Faut-il traverser la Tamise à la nage au mois de décembre? dit le baronnet ***.

— Faut-il faire trois cents milles à cheval? dit le colonel.

— Faut-il jeter une maison par les fenêtres? dit sir Rob...

— Rien de tout cela. Il s'agit de gager trois mille livres que vous épouserez ma sœur. Aucun de vous n'est assez riche, je le répète, pour donner à miss Mary une existence digne d'elle. Eh bien! il faut mettre ma sœur en loterie. Chacun de vous prendra un billet, qu'il payera trois mille livres. Puis le sort décidera. Celui que la fortune voudra rendre l'heureux époux de miss Mary recevra avec sa main les douze mille livres sterling qui formeront sa dot.

Après un moment de silence, les quatre amoureux consentirent. Je veux croire que les toasts portés à Élisabeth et aux quatre Mary ne furent pour rien dans leur décision, et que c'est en pleine jouissance de leur raison qu'ils déposèrent chacun trois mille livres sterling.

On mit les quatre noms dans un chapeau, puis on en tira un. Ce fut celui du colonel ***.

Miss Mary est cette belle madame *** que l'on a vue cet hiver très-assidue à l'Opéra. Elle a en effet épousé une voiture, une loge à l'Opéra de Paris et de très-belles jupes.



A une solennité qui eut lieu dernièrement dans une église de Paris, le curé avait convoqué quelques chanteurs mondains. Alexis Dupont, que j'ai entendu avec tant de plaisir chanter dans ma chère petite église d'Étretat, a soin de faire convenablement payer sa belle voix par les riches, pour avoir le moyen de la donner aux pauvres. Ce jour-là, par hasard, — je parle de la solennité dans la grande église de Paris, — il n'était pas en voix ; il avait eu froid la veille, il était un peu enrhumé, ses accents n'avaient pas leur pureté ordinaire.

La messe dite, il rencontra en sortant un de ses camarades fort dévot aux messes en musique, et qui croit avec ferveur tout ce que chante Alexis Dupont.

— Hein! lui dit le chanteur, n'est-ce pas que ça n'a pas été aujourd'hui?

— Mon cher Alexis, dit l'autre, tu as assez de talent, tu as pris assez de revanches d'avance, et tu en prendras assez ensuite pour qu'on te dise la vérité; on ne flatte que ceux qui ne méritent pas de vrais éloges; tu étais aujourd'hui au-dessus de beaucoup d'autres, mais un peu au-dessous de toi-même.

— C'est aussi mon opinion, mais plus modestement exprimée. Alors je n'ai pas gagné cet argent?

Et l'artiste, rentrant dans l'église, mit dans le tronc des pauvres l'argent qu'il avait reçu.



Le beurre et les œufs, ainsi que les légumes, se trouvaient, il y a quelques jours encore, sans asile et quasiment à l'état de vagabondage, l'ancienne halle au beurre et les abris qui, au coin des rues de la Lingerie et de la Petite-Friperie, servaient à la vente de « la verdure » et des pommes de terre ayant été récemment démolis. Mais, si les légumes sont encore dans une situation précaire, s'ils n'ont pour se défendre contre les intempéries de l'air que des abris provisoires, le beurre et les œufs ont inauguré le palais dans lequel ils demeureront désormais.

Ces honneurs rendus aux produits de l'agriculture sont, je l'espère, un acheminement à ceux qui seront un jour rendus aux producteurs, lorsqu'on aura enfin reconnu que l'agriculture est la plus noble des professions. Lorsque, cette profession ayant repris son rang dans l'opinion publique, les hommes les plus intelligents s'empresseront d'y consacrer toute la puissance de leur esprit, on ne verra plus alors le cultivateur qui a plusieurs fils ne garder auprès de lui pour lui succéder dans sa ferme que le moins intelligent de ses enfants, et *poussant* les autres, c'est-à-dire s'efforçant d'en faire, au prix de mille privations, soit un avocat, soit un médecin, soit un commis, soit un prêtre, soit un huissier, mot qu'il prononce en aspirant l'*h* en marque de considération.

Espérons aussi que le beurre et les œufs se croiront obligés par la splendeur de leur domicile, et se montreront désormais probes et honnêtes, que l'on ne verra plus le beurre, frais à la surface, recéler dans son sein, à une profondeur de quelques centimètres, une botte de beurre rance, ou une petite balle de plomb qui lui permet de se vendre au poids plus avantageusement.

Dans le compte rendu qui vient d'être publié de l'administration de la justice en 1852, on peut remarquer que chaque année on tend à renoncer graduellement à ces crimes qui ne satisfont que les passions telles que l'amour, la jalousie, la vengeance, sans aucun bénéfice sérieux pour celui qui les commet, c'est-à-dire que le nombre des crimes contre les personnes tend d'année en année à diminuer, mais qu'en même temps que l'on va laisser tomber en désuétude ces crimes platoniques, c'est-à-dire sans profit et qui ne conviennent qu'à un peuple jeune, on s'adonne plus volontiers aux crimes qui annoncent plus de maturité, aux crimes qui ont pour but d'acquérir : en un mot la tendance de notre époque est celle-ci : on tue moins, on vole davantage ; on est moins féroce, mais beaucoup plus filou.



Une autre remarque moins consolante est celle-ci : le rapporteur signale que le nombre des con-

damnations correctionnelles s'est accru d'environ quinze pour cent. Cela ne serait que la confirmation de l'observation précédente ; mais ce qui m'inquiète, c'est l'opinion émise par le rapporteur, que l'on doit attribuer ce surcroît de crimes et de délits : 1° à l'indulgence moins grande des tribunaux ; 2° à l'augmentation du nombre des commissaires et à la création de cent soixante-neuf nouvelles brigades de gendarmerie.

Non pas que les commissaires inventent et créent des crimes et des criminels, comme on a accusé les médecins d'imaginer des maladies, mais parce que ce nombre accru d'agents permet de constater des délits et des crimes que le trop petit nombre de ces mêmes agents laissait auparavant impunis.

Il ressortirait de ce document que le nombre de cinq mille trois cent quarante assassins, incendiaires, voleurs avec circonstances aggravantes, etc., et de cent quatre-vingt-dix-sept mille trois cent quatre-vingt-quatorze voleurs plus prudents, filous et délinquants de toutes sortes, total, deux cent deux mille sept cent trente-quatre, nombre auquel, en ajoutant les délits forestiers et autres, on arrive au chiffre assez rond de deux cent cinquante-deux mille cent huit, n'est pas le dernier mot ; que, les tribunaux augmentant encore leur sévérité, que, le

nombre des commissaires et des gendarmes s'accroissant encore quelque peu, on arriverait à un chiffre plus élevé.

Or il ne s'agit pas là de la justice civile ni de la justice commerciale. Ces deux justices cependant passent leur vie à déjouer ou à réprimer les fantaisies qu'ont les hommes de se dépouiller les uns les autres.

Si l'on pense qu'avec le peu de commissaires et le peu de gendarmes que possède la société pour sa défense, et sans compter les opérations des deux justices susdites, nous avons déjà des départements qui, comme celui de la Seine, comptent un gredin reconnu et constaté par mille quatre cent quarante-trois habitants, au nom du ciel! ne créons plus de commissaires, n'augmentons pas le nombre des gendarmes ; nous finirions par arriver à un total désespérant. Ne fouillons pas plus profondément dans la société ; le peu qui resterait d'honnêtes gens suffirait à peine pour le nombre nécessaire de commissaires et de gendarmes.

Imitons la sagesse de don Quichotte, qui, après avoir éprouvé, brisé et réparé deux fois son casque, le raccommode une troisième fois, mais ne fait plus d'épreuve et le déclare bon et solide. On constate dans le même rapport que si deux cent mille

hommes ont commis des crimes et délits, quarante mille femmes seulement ont été traduites en justice. Cela peut s'expliquer par ceci, que plus de la moitié des crimes des hommes, comme plus des deux tiers de leurs sottises, ont les femmes pour cause et pour objet ; tandis que les femmes ne daignent faire pour nous que très-peu de sottises et encore moins de crimes. On a constaté en France trois mille six cent soixante-quatorze suicides en 1852 ; c'est soixante-seize de plus qu'en 1851 ; 1851 était déjà en progrès sur 1850 ; c'est un triste résultat sur lequel je ne m'étendrai pas.

Il est une autre conséquence à tirer du rapport. On y constate le nombre croissant des condamnés par contumace, c'est-à-dire des criminels qui échappent à l'action de la justice. Or, comme on a constaté l'augmentation du nombre des commissaires et du nombre des gendarmes, il faut reconnaître que les ennemis de la société font plus de progrès qu'elle.

Il est peut-être un document qui n'est pas sans danger, c'est celui qui établit que « c'est dans le département de la Seine que l'impunité paraît la plus assurée aux condamnés par contumace. » Ce renseignement ne peut manquer de rendre la société de Paris de plus en plus mêlée.



On parlait des yeux noirs et des yeux bleus ; chacun donnait son opinion et accordait la prééminence selon son goût ou selon le hasard du moment. Personnellement j'eus soin de ne me mêler en rien à la discussion, désireux que je suis de ne me brouiller avec personne. A cette question : Lesquels préférez-vous, les noirs ou les bleus ? quelqu'un répondit : J'aime mieux les verts : les yeux verts sont l'opposé des yeux noirs ; les gris et les bleus sont comme les bruns, des hybrides. Il ajouta : Les yeux noirs ont de belles notes, mais pas de demi-tons.

Les yeux noirs sont tout aussi souvent victorieux que les autres, mais ils combattent à la manière de cet évêque qui, parce que l'Église a horreur du sang, *a sanguine abhorret,* ne se servait à la guerre que d'une masse, avec laquelle il assommait les gens. Les yeux verts vous percent comme avec la lame d'un poignard ; les yeux noirs sont *contondants,* comme on dit au Palais de Justice.



Voici deux opinions sur la sagesse humaine : Il n'y pas de rêve monstrueux d'un esprit malade, dit Varron, qu'il ne se trouve quelque philosophe pour en faire une théorie.

— Je vous défie d'inventer quelque chose d'assez absurde pour qu'il ne se trouve pas un philosophe pour le soutenir, dit Cicéron.



Un médecin a été condamné à l'amende comme coupable d'homicide par imprudence : — il avait laissé entre les mains de sa servante une fiole contenant de l'acide sulfurique concentré, et une autre contenant une médecine. — Faute d'indication suffisante, la domestique avait livré la première fiole à une personne qui en avait bu le contenu et était morte empoisonnée. L'organe du ministère public a requis les peines contre le médecin, en se fondant principalement sur ce que la fiole n'était pas étiquetée. Un des témoins, le frère de la victime, jeune personne de dix-huit ans, qui avait eu la triste chance d'aller chercher le médicament chez le docteur et de l'apporter à sa sœur, vient cependant dire

aux débats : « Quand il y aurait eu sur la fiole, en latin et même en français : acide sulfurique, cela ne m'aurait inspiré aucune défiance : je ne suis ni chimiste ni médecin, et d'ailleurs je sais que ces derniers emploient, et avec succès, les préparations les plus dangereuses dont la dose est confiée à leur sagacité et à leur science. »

Il y a longtemps déjà que j'ai proposé contre des accidents de ce genre, qui sont plus fréquents qu'on ne pense, une précaution qui les rendrait à peu près impossibles.

Il s'agirait tout simplement de prescrire aux chimistes, droguistes, pharmaciens, etc., de ne se servir pour contenir des substances dangereuses que de fioles en verre d'une couleur déterminée, avec le mot *poison* gravé en relief sur la fiole et dans la matière même du verre.

Rien n'est si facile dans l'application. Déjà on se sert de fioles bleues ou vertes pour renfermer des substances que l'action de la lumière pourrait altérer ; d'autre part, plusieurs marchands d'eaux minérales ont des bouteilles auxquelles un cachet, appliqué pendant que le verre est encore fusible, imprime un mot, une adresse qu'on ne peut faire disparaître qu'en coulant la bouteille.

Je tiens au mot *poison*, qui choquera les savants,

et je tiens à la couleur du verre, qui pourrait être rouge ou jaune, puisque le bleu et le vert sont déjà employés.

Et voici pourquoi :

Comme le disait le frère de la dernière victime, les noms des substances ne disent rien au plus grand nombre. *Usage externe*, que l'on met d'ordinaire sur une étiquette, est insuffisant. Quelques personnes peuvent ne pas comprendre, et l'étiquette peut se détacher. Il faut donc mettre un mot net, intelligible pour tout le monde, fût-il un peu incorrect. Voilà pour l'étiquette.

Je maintiens la couleur parce qu'il y a des gens qui ne savent pas lire. On ne mérite pas plus la mort pour ne pas savoir lire que pour ne pas être chimiste. La couleur serait une indication suffisante qui ne permettrait pas de confondre la fiole avec les autres qui se trouvent auprès d'un malade.

La scène se passe dans une île à trois lieues de Paris.

PERSONNAGES.

1° Madame Macré, habitant la seule maison qui soit dans l'île, maison qu'elle a louée pour la saison.

Madame Macré est une de ces femmes composées si adroitement d'une jolie tête, d'un peu de corps, de beaucoup de crin, d'énormément d'étoffes, de dentelles, etc., — qu'on ne démêle pas facilement ce qui appartient à la nature de ce qui appartient à l'art. — La parure semble adhérente à la femme, et faire partie d'elle-même comme les plumes font partie de l'oiseau. — Ce n'est pas précisément une femme pour un statuaire; rien n'est tout à fait à sa place, rien n'a sa forme normale.

Madame Macré, comme un grand nombre de bourgeoises parisiennes, est d'une autre classe sociale que son mari. M. Macré est un mercenaire, un homme de peine qui travaille dans un bureau d'un ministère quelconque, de neuf heures du matin à quatre heures du soir. Comme ses appointements, joints à la dot de la femme, n'atteindraient pas à cette égalité de dépense qui existe dans la société contemporaine, il fait quelques affaires à la petite Bourse, où il va le matin, en reculant de trois quarts d'heure son arrivée au bureau, qu'il quitte également trois quarts d'heure plus tôt pour retourner à la petite Bourse.

Madame Macré est rentière, c'est-à-dire qu'elle vit sans autre occupation que celle de sa toilette. Il vient un moment où Paris *n'est plus habitable,*

où il est de bon ton d'être à la campagne. M. Macré reste à Paris néanmoins, mais madame loue une maison de campagne où M. Macré vient la voir le samedi soir. Il y reste jusqu'au lundi matin. Il passe toute la journée du dimanche à pêcher à la ligne. A six heures, des amis viennent dîner. Tout le reste de la semaine madame Macré est seule.

2° M. Richard, jeune peintre de talent qui habite dans l'île une chambre que lui loue le meunier, au milieu des bœufs et des chevaux qui posent pour lui toute la journée, tout en paissant l'herbe drue et verte.

3° Un jeune homme dont on ne prononce jamais le nom, — les uns ne le sachant pas, les autres ne voulant pas le dire; — il est des derniers. Il vient deux fois par semaine voir madame Macré, mais jamais le samedi ni le dimanche.

4° M. Macré, déjà nommé et déjà décrit.

MONSIEUR RICHARD A MADAME MACRÉ.

« Madame,

« Le théâtre est tout préparé : les décors sont frais et charmants, des rives vertes, des saules bleuâtres, une eau murmurante.

« Des nénufars, des joncs fleuris, des wergiss-

mein-nicth sur les bords; des oiseaux chantant dans les arbres; la nuit un ciel étoilé, le chant du rossignol dans le silence.

« Pas de distractions. — Moi, pas de visites; vous, très-peu.

« Il y a nécessairement sur ce théâtre une pièce qui doit se jouer, et dont nous savons les rôles. Vous êtes la plus charmante amoureuse du monde, moi je me tire passablement des amoureux villageois, gros René et petit Pierre; j'ai une guitare, et un bateau qui la nuit joue très-bien la gondole.

« Il faut que cette pièce se joue; si quelqu'un occupe l'emploi des amoureux, je me tiendrai à mon rôle de spectateur. Si vous n'êtes pas très-heureuse, vous devez vous ennuyer beaucoup, c'est ce qui me donne la hardiesse de vous écrire; une femme qui s'ennuie est indulgente. »

MADAME MACRÉ A MONSIEUR RICHARD.

« Monsieur,

« Vous avez bien raison de compter sur la solitude et sur l'ennui; ils sont cause que je vous réponds.

« Je ne suis point veuve; M. Macré, grâce au ciel, ne pense pas à me faire ces loisirs. Il tient

donc en chef et sans partage l'emploi dont vous me parlez. Il passe ici deux jours par semaine ; les autres il y a relâche.

« Vous êtes un peintre célèbre ; je peins un peu, mais mal. Si vous voulez vous tenir pour averti de ce qui précède, et ne vous croire point obligé de me faire la cour, je serai très-heureuse de vous rencontrer et de voir vos études. »

MONSIEUR RICHARD A MADAME MACRÉ.

« Madame,

« Je ferai naturellement tout ce que vous voudrez ; mais il faudrait savoir bien précisément ce que vous voulez. Permettez-moi de vous aborder demain pendant votre promenade ; je me sens par lettres, et de loin, un peu plus hardi que vous ne voudriez sans doute le permettre, tandis que de près, et *parlant à votre personne*, je retrouverai autant de soumission et de timidité que vous en pourrez désirer. »

MADAME MACRÉ A MONSIEUR RICHARD.

« Monsieur..... »

Elle ne put aller plus loin, elle déchira et re-

commença quatre fois la lettre sans mieux réussir.

Il n'est pas adroit à un homme, se dit-elle, d'exiger des réponses catégoriques et précises ; cela nous rappelle nécessairement à la prudence et à la raison, on ne peut répondre que non.

Je ferai demain une promenade à l'heure ordinaire et à l'endroit accoutumé, c'est à lui à deviner.

Le lendemain, madame Macré descend dans l'île et va vers le moulin ; M. Richard la salue et l'aborde.

M. Richard. — Je vous demande pardon, madame, de vous désobéir, car vous n'avez pas daigné me répondre.

Madame Macré, *à part.* — Ça, c'est mieux.

M. Richard. — Permettez-moi de vous dire deux mots dans votre intérêt. Si mes empressements vous sont importuns, en ne répondant pas, en ne répondant qu'à moitié ou d'une manière vague, vous vous exposez à les faire durer assez longtemps.

Si au contraire vous voulez me répondre avec franchise, vous n'avez rien à craindre de semblable.

Madame Macré. — Les relations qui peuvent exister entre nous n'ont rien à demander à la franchise, à moins que vous n'entendiez parler de vos études peintes. Montrez-moi quelque chose.

M. Richard. — Voici mon carton, madame.

(Silence pendant lequel madame Macré regarde les dessins et le peintre regarde madame Macré.)

M. Richard. — Vous vous en allez déjà, madame?

Madame Macré. — J'ai regardé deux fois tous vos dessins, qui sont charmants, et.. vous ne me dites rien.

M. Richard. — Madame, il me vient une foule de choses à dire, mais c'est bien embarrassant, allez, une première conversation. Il y a une monnaie d'usage, une monnaie de lieux communs : le beau temps, la pluie, le monde, la musique. Je n'ai pas un sou de cette monnaie-là. Il ne me vient que des choses de troisième et de quatrième conversation. Si les femmes savaient comme les hommes sont timides, elles en auraient vraiment pitié.

Madame Macré. — Il fait bien chaud, je vais rentrer.

M. Richard. — Il y a une ombre charmante sous les saules, madame; voulez-vous vous y asseoir?

Madame Macré. — A condition que vous changerez les médailles précieuses que vous vous vantez de posséder seul, en menue monnaie de conversation ayant cours.

M. Richard. — Je tâcherai, madame.

Madame Macré. — Voyez comme on est bien ici! Les demoiselles vertes se poursuivent dans l'air, les fauvettes gazouillent sous les feuilles.

M. Richard. — Tenez... je dis bien les paroles vides que vous exigez, mais je les chante sur un air qui va vous offenser. Il semble des paroles faites pour Arnal, que l'on chanterait sur la poignante mélodie dernière de Charles de Weber.

J'aurai beau dire : il fait chaud, moins chaud qu'hier, il fera peut-être plus chaud demain, tout cela voudra dire que je vous trouve charmante.

Madame Macré. — Adieu, monsieur.

M. Richard. — Au nom du ciel, ne partez pas encore; je ne parlerai plus de vous!

Madame Macré. — A la bonne heure!

M. Richard. — Je vais vous parler des voitures à six sous.

Madame Macré. — Comme vous voudrez.

M. Richard. — Il y a quelque chose que j'ai bien admiré de la part de l'administration des omnibus.

Madame Macré. — Vraiment!

M. Richard. — Il devait être bien ennuyeux pour les conducteurs d'être interpellés tout le long de leur parcours, et d'être obligés de répondre deux

cents fois par jour : « Il n'y a plus de place. » Également, il était irritant pour un piéton fatigué ou menacé d'une averse de courir après une voiture, et de ne savoir qu'il n'y avait pas de place qu'après un steeple-chase de sept ou huit minutes.

Aujourd'hui un grand écriteau relevé annonce, en même temps que l'on voit la voiture, qu'il n'y a pas à espérer d'y trouver une place.

Complet !

On ne caresse pas une espérance décevante, on ne court pas après un désappointement : d'un même coup d'œil vous voyez que cette voiture n'existe pas pour vous, vous n'avez rêvé ni repos ni accélération de votre voyage. Vous en attendez une autre. — Vous bâillez, madame?

Madame Macré. — Un peu, monsieur.

M. Richard. — Attendez, madame, j'arrive au fait.

Madame Macré. — Il y a un fait?

M. Richard. — Certainement. Eh bien, il me semble qu'une honnête femme devrait imiter les voitures à six sous. Aussitôt qu'un homme semble s'occuper d'elle, au lieu de laisser naître de trompeuses espérances, elle devrait imaginer quelque chose qui correspondrait à l'écriteau et qui dirait :

Complet !

Madame Macré. — Quelle folie!

M. Richard. — C'est au contraire fort raisonnable; mais, s'il y a des hommes que les femmes n'aiment pas, il n'y en a guère dont elles n'aiment l'amour. — Jamais elles n'imaginent une vertu qui consiste à n'exister que pour un seul. — Non, la femme la plus héroïquement constante veut bien n'être qu'à un seul, mais elle voudrait que tous les autres en mourussent de chagrin. Ainsi, vous, madame...

Madame Macré. — Il est convenu que vous ne me parlez pas de moi.

M. Richard. — Il ne s'agit pas de compliments, au contraire.

Madame Macré. — J'écoute.

M. Richard. — Je vous ai écrit que j'étais tout près d'être amoureux de vous. Si vous m'aviez répondu : J'ai un amant que j'aime, j'aurais dit : C'est bien.

Complet!

Et je crois bien que je n'y aurais plus pensé. Si vous voyiez la moue charmante que vous venez de faire! Comme cela, dessiné par Gavarni, illustrerait admirablement ce que je disais tout à l'heure!

Mais vous me répondez : « J'ai un mari qui vient

ici une fois par semaine. » J'apprends en outre qu'il est vieux et malade.

Je me dis : « Il y a bien dans ce cœur-là une petite place de strapontin ; c'est une femme qui n'aime pas. » Et j'insiste, je vous écris encore, je cherche à vous voir. Je passe une partie des nuits sous vos fenêtres, je fais les rêves les plus ravissants, je pense que vous m'aimerez peut-être un jour.

Madame Macré. Très-bien ! monsieur ne croit pas à l'honnêteté des femmes, monsieur ne croit pas qu'une femme peut s'attacher à ses devoirs, monsieur ne croit pas...

M. Richard. — Pardon, monsieur croit qu'une femme ne vit pas sans amour, qu'une femme qui aimerait son mari ne se résignerait pas à ne le voir que deux jours par semaine, qu'elle ne voudrait pas de loisirs qu'il ne partagerait pas, qu'elle l'attendrait le soir chez lui pour lui offrir un doux repos après une journée laborieuse. Alors monsieur se dit : « Madame Macré n'aime pas son mari, elle prétend n'aimer aucun autre, donc il n'y a pas lieu de se désespérer. » L'été à la campagne, tout invite à l'amour, et j'accorde ma guitare.

Madame Macré. — C'est trop écouter des folies ; adieu, monsieur.

M. Richard. — Adieu, madame ; à demain.

Madame Macré. — Non, monsieur; si vous m'abordiez, vous me feriez diriger d'un autre côté des promenades qui me sont plus agréables dans cette île.

M. Richard. — Eh bien! madame, dites-moi que vous aimez quelqu'un.

Madame Macré. — Oui, monsieur; j'aime mon mari.

FIN DE LA SCÈNE.

MONSIEUR RICHARD A MADAME MACRÉ.

« Madame, vous vous êtes retirée avec la majesté redoutable d'une reine offensée. Je n'espère pas vous voir demain. Je vous envoie une lettre dont vous me saurez gré. Je dispose le cachet de telle façon que vous pouvez ouvrir la lettre sans la rompre, et qu'ensuite vous pouvez la refermer et me rendre la lettre sans que je puisse savoir si vous avez daigné la lire.

« Voyons, madame, soyez bonne; ôtez-moi tout à fait l'espérance, levez l'écriteau :

« Complet!

« Sans cela, je vais m'essouffler à courir après cet amour que vous me laissez rêver. On ne peut pas demander moins à une femme : désespérez-moi tout à fait.

« Certes, ma raison me dit que ce jeune homme qui vient vous voir deux fois par semaine, et jamais le samedi ni le dimanche, ce jeune homme que vous reconduisez avec tant d'apparat, jusqu'au passage de la rivière, après quoi vous rentrez solennellement seule chez vous, ce jeune homme que j'ai rencontré un matin à cinq heures dans cette même île, que je l'avais vu quitter la veille au soir, est plus pour vous qu'une simple connaissance, et fait parfois ce qu'on appelle au théâtre une fausse sortie.

« Eh bien! si vous ne me dites pas franchement oui! l'espérance est si absurdement vivace, que je douterai, que j'admettrai les suppositions les plus invraisemblables, que je laisserai l'amour étendre ses racines dans mon cœur. Dites-moi : Oui, cet homme est mon amant, et je ne vous importunerai plus, et j'aurai la discrétion qu'un honnête homme doit à une femme qui lui donne une preuve de confiance. Mais si vous refusez de lever l'écriteau :

« Complet!

« Si vous me laissez poursuivre la voiture, ce sera en vain que je trouverai toutes les places oc-

cupées quand je l'aurai atteinte; j'y entrerai en coudoyant les voyageurs, et ce sera votre faute.

« Si ce n'est pas un amusement qui vous soit tout à fait indispensable que celui de me tourmenter et de me livrer aux tortures d'un amour malheureux, je vous le répète, découragez-moi tout à fait. »

MADAME MACRÉ A MONSIEUR RICHARD.

« Monsieur, je vous réponds pour la dernière fois : la personne dont vous parlez est un ami de ma famille; nos relations n'ont rien que d'innocent.

« Je vous trouve présomptueux, permettez-moi de vous le dire, de penser que si je n'aime personne, je dois nécessairement vous aimer. Je trouve, permettez-moi encore de vous le dire, tout à fait impertinente votre comparaison obstinée entre le cœur d'une honnête femme et un omnibus.

« Mon cœur serait tout au plus comparable à une voiture bourgeoise, dont la place vacante n'appartiendrait pas au premier passant fatigué, mais à celui qu'il me plairait d'y admettre. Cessons donc ce badinage auquel je me reproche de m'être prêtée. Si vous voulez que nous puissions nous rencontrer, il faut que vous preniez tout à fait au sérieux ce que

je vous ai dit et ce que je vous répète pour la dernière fois. Puisque dans vos belles théories vous n'admettez pas que l'on puisse aimer son mari, j'aime mes devoirs, et cela me suffit.

« Adieu, monsieur. »

MONSIEUR RICHARD A MADAME MACRÉ.

« Vous persistez, je m'opiniâtre.

« Je vous ai donné un moyen de vous débarrasser de moi, de me décourager, vous refusez de vous en servir... Eh bien! soit; je persiste à dire que, dans la situation où nous sommes, seuls dans une île quasi déserte, soumis aux influences du printemps et de la nature en fleur, nous devons nous aimer, à moins qu'un de nous deux n'ait le cœur occupé. Remarquez, je vous prie, que cette restriction est une marque de respect pour votre caractère, et que je ne puis penser cela que d'une très-honnête femme.

« Vous n'aimez personne; je vous aime, vous m'aimerez.

« Les hostilités commencent. J'irai jouer de la guitare et chanter toutes les nuits sous vos fenêtres; je vous adresserai des volumes de vers; je vous suivrai en tous lieux; je me bercerai de si douces

espérances, que vous ne pourrez ensuite les tromper qu'en les changeant en une haine profonde, dont les résultats serviront d'exemple aux autres coquettes. »

— Les femmes sont si bizarres, pensa M. Richard ; qu'elle dit peut-être la vérité. Et d'ailleurs ce jeune homme qui vient la voir n'est pas bien.

Et il envoya des bouquets et des vers, et il joua la nuit de la guitare sous les fenêtres, et il se laissa devenir amoureux tout à fait.

Madame Macré n'accueillait pas tout à fait, mais ne repoussait pas non plus complétement sa cour. Elle avait chaque jour une dizaine d'heures dont elle ne savait que faire. Elle se croyait très-honnête en laissant subsister et grandir l'amour de M. Richard, pourvu qu'elle n'y répondit pas, et elle était parfaitement résolue à n'y pas répondre.

Un matin, M. Richard rencontra l'ami de la famille de madame Macré qui sortait de l'île à une heure où les oiseaux ne faisaient que commencer à secouer leur plumage hérissé par la fraîcheur de la nuit.

Il attendit qu'il fît une heure convenable et il se présenta chez sa voisine, — il avait un joli bouquet à la main. — Ma belle voisine, lui dit-il, je viens encore faire une tentative auprès de vous. Par votre faute,

me voici tout à fait amoureux de vous. — Cependant je crois que j'aurais encore la force de partir ce soir et de m'en aller passer quelques mois en Suisse et en Italie. Je viens donc vous supplier d'avoir pitié de moi. Je ne crois pas, je ne croirai jamais à votre tendresse pour votre mari; vous êtes faite par l'amour et pour l'amour; si vous n'aimez personne autre que le possesseur légal de vos attraits, votre cœur est un cœur en loterie; j'ai mis depuis longtemps déjà à cette loterie et j'ai plusieurs billets; mes numéros sont aussi bons que les numéros de tout autre. Voici mes numéros : — premier numéro, votre solitude ; — deuxième numéro, votre ennui ; — troisième numéro, mon assiduité; — quatrième numéro, votre jeunesse; — cinquième numéro, la mienne; sixième numéro, la campagne. Je ne compte pas pour un bon numéro l'amour sérieux que vous m'inspirez; loin de là, si je pouvais ne vous désirer qu'un peu, ce serait une bien meilleure chance.

J'ai encore vu ce matin quelque chose qui devrait me prouver que le tirage de la loterie est fait et que le gros lot est gagné. Mais pour un homme amoureux au degré où je le suis, il n'y a plus de preuve, il n'y a plus d'évidence, il n'y a plus de raisonnement.

J'ai souvent lu et entendu dire que l'amour donne

de l'esprit aux bêtes. C'est sans doute celui qu'il ôte aux gens d'esprit. Je voudrais bien savoir à quelle bête il a fait présent de l'esprit que j'avais autrefois. Est-ce à ce jeune homme que j'ai rencontré ce matin de si bonne heure? Il sortait de l'ilé en même temps que le soleil sortait de l'eau. Chacun quittait son Amphitrite.

Il est clair pour ma raison que ce jeune homme est votre amant. Eh bien ! je suis devenu tellement absurde que je trouve moyen de douter. Maintenant que me voilà devenu si bête, il serait bien temps que l'amour me donnât l'esprit de quelqu'un.

Voyons, madame, sérieusement, je souffre, je suis malheureux; dites-moi la vérité. Je sais bien que cela coûte à une femme de dire ces gros mots : Cet homme est mon amant. Mais vous pourriez me dire simplement : Oui.

Ou mieux encore :

Voici un bouquet que vous regardez de côté, — avec l'air de me prendre pour un contribuable en retard. Vos regards obliques m'ont déjà lancé une menace bleue semblable par la couleur au papier poussé à bout qui suit le papier blanc pacifique et sans frais et le papier rose irrité qu'envoie l'administration du fisc avant de se décider à vous parler sur papier bleu.

Oui, madame, ce bouquet est pour vous, cet heureux bouquet dont c'est la fête aujourd'hui.

Eh bien! si ce jeune homme est votre amant, soyez loyale, soyez honnête, refusez mon bouquet.

— Si ce n'est pas l'esprit, c'est au moins le sens commun qui vous manque, monsieur. Comment! je ne puis refuser un bouquet auquel surtout il vous plaît de donner tant d'importance, sans que ce soit l'aveu d'une faiblesse criminelle! Je pourrais refuser ce bouquet à cause de l'importance que vous essayez de lui donner, je pourrais le refuser parce que l'odeur du jasmin est pour moi délicieusement vénéneuse, je pourrais le refuser parce qu'il a un air présomptueux, parce qu'il est odieusement fait en cocarde, etc. Et il faut que je le prenne, sans quoi vous vous croirez autorisé à considérer comme confirmées vos ridicules imaginations.

— Vous prenez le bouquet, madame?

— Il le faut bien, monsieur.

— Alors, ce jeune homme n'est pas votre amant?

— Ah! monsieur, vous devenez bien insupportable. Vous me ferez plaisir de ne plus prendre, à l'avenir, ce sujet de conversation, qui me blesse et m'ennuie. Faites comme si j'avais un amant, ne vous occupez plus de moi.

— Vous avouez donc?

— Non, mille fois non! mais je vous répète pour la dernière fois que je n'ai pas d'amant, mais aussi que je n'en aurai pas.

— Cela ne me décourage pas, madame; je vous supplie de me décourager.

— Je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais.

— Parce que vous en aimez un autre.

— Oui, certes, mon mari.

— Alors je continue à vous faire la cour.

— Comme vous voudrez; ça ne m'ennuie pas qu'on me fasse la cour. Seulement n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

— Ainsi vous prenez le bouquet? Vous êtes méchante, madame. Si je peux hériter du premier esprit qu'on perdra en vous regardant, je vous ferai une terrible guerre. Vous promenez-vous aujourd'hui?

— Oui, si le temps est beau.

— Dans mon canot?

— Volontiers.

— A quelle heure?

— Au coucher du soleil.

En effet, lorsque le soleil glissa ses rayons obli-

quement à travers les saules, le canot se trouva le plus près possible de la maison de madame Macré. Elle s'assit sur des carreaux de velours bleu sous une tente de damas bleu. Un gros bouquet de tubéreuses exhalait par bouffées ses violents parfums.

— Que votre canot est donc élégant !

— Madame, de midi à cinq heures, je n'ai pas perdu beaucoup de temps pour l'orner et le rendre un peu plus digne de votre présence. Il est tout pavoisé et tendu de cette couleur que vous aimez et qui vous va si bien. Pour ces tubéreuses, elles me sont précisément arrivées ce matin J'avais écrit à Antibes pour qu'on m'envoyât les premières qu'on pourrait se procurer; il n'y en aura pas à Paris avant quinze jours; j'ai avancé de quinze jours le plaisir que vous cause cette fleur. Je voudrais vous donner toute la nature.

— C'est une charmante galanterie.

— Vous n'accepteriez pas ces soins de tous les instants, cette préoccupation sans relâche si vous aviez un amant, n'est-ce pas?

— Encore!

— Vous niez ?

— Oui, et je hausse les épaules en même temps.

— Attendez-vous ce monsieur ce soir ?

— Peut-être.

— Voulez-vous que j'aille vous voir ?

— Très-volontiers... Nous prendrons du thé.

— Chez vous je ne prends que de l'amour ; j'en prends par les yeux, par les oreilles ; par la bouche si je baise votre main... Pourquoi me laissez-vous baiser votre main ?

— Parce que cela est une galanterie banale, et que mon mari n'y trouverait rien à redire.

— Ah ! madame, si vous saviez l'enivrant plaisir que j'y trouve !

— Monsieur, si ne versant que de l'eau à mes convives, j'apprends que l'un d'eux s'est grisé, je ne me croirai en rien complice de son intempérance et de la faiblesse de sa tête.

Le soir, M. Richard trouva l'étranger chez madame Macré. — M. Richard était décidé à ne pas s'en aller le premier. — L'étranger se leva, M. Richard fit comme lui. — Tous deux prirent congé de madame Macré, mais elle leur dit : Attendez, je vais conduire monsieur jusqu'au passage du bateau. M. Richard me ramènera.

A la place ordinaire, il n'y avait pas de bateau ni de batelier.

On s'informa. Le batelier est sur le continent et y a naturellement laissé son bateau.

Comment faire ?

— Je puis offrir à monsieur, dit M. Richard, un lit chez moi, s'il ne tient pas absolument à s'en aller ce soir.

— Il faut qu'il s'en aille, dit madame Macré.

— Savez-vous nager, monsieur ?

— Non, et d'ailleurs... mes habits...

— On peut les porter en paquet, et ne les mouiller qu'à moitié.

— Monsieur ne nage pas, et ne peut rester.

— J'ai un canot; mais il est à la pointe de l'île.

— Peu importe.

Les trois personnages vont à la pointe de l'île, où le canot de M. Richard est amarré à un saule; on monte dans le canot. L'étranger et madame Macré s'assoient auprès l'un de l'autre sur les carreaux de velours bleu et causent à voix basse; M. Richard prend les avirons.

Au bout de vingt minutes, madame Macré dit :

— Mais nous n'arrivons pas.

— Qu'importe, répond M. Richard, la nuit est douce et sereine !

— Il est plus que temps que je rentre chez moi.

— Il aurait fallu remonter le courant, qui est rude ; nous allons nous trouver auprès d'une autre route : la route de Saint-Denis.

— Mais monsieur ne se perdra-t-il pas ?

— Au besoin, il peut suivre la rivière sur les bords et retrouver son chemin ordinaire. Aussi bien nous voici arrivés.

En effet, le canot aborde une terre plantée de peupliers et de saules.

— Sautez, monsieur.

— Monsieur, je vous remercie infiniment. Adieu, madame.

— A bientôt, monsieur.

Ils se sont serré la main dans l'ombre ; madame Macré a murmuré à l'oreille de l'étranger un mot faiblement articulé. M. Richard a vu cette pression des deux mains, comme si la nuit eût été éclairée par les feux sanglants des flammes du Bengale ; il a entendu, comme s'ils avaient été criés par une des trompettes de Jéricho, ces mots :

— Va vite, prends le bateau, et attends-moi chez moi.

M. Richard, repoussant le sol d'un pied vigoureux, remet son canot au courant de la rivière. On échange encore un adieu sans se voir. Madame Macré le lui fait observer.

Puis Richard a repris les avirons, et le canot marche en remontant le chemin qu'il a descendu. Il prend un autre bras de la riviere.

— Ah ! madame, il fait si beau !

— N'importe, je veux rentrer.

— Aussi rentrons-nous, madame.

Madame Macré prête l'oreille, elle a cru entendre appeler.

Richard, qui a une belle voix, entonne une barcarolle.

— Taisez-vous donc, monsieur Richard, il me semble...

— Rien... ce monsieur confie à la brise un dernier adieu.

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours.

— Nous n'arrivons pas, monsieur !

— Ah ! madame, votre empressement me ferait croire que notre compagnon de voyage vous attend déjà chez vous.

— Quelle folie !

— Ce n'est pas vrai, décidément, cet homme n'est pas votre amant. Tant mieux ; d'ailleurs, il ne serait plus temps de me l'avouer.

— Pourquoi cela?

— Ah ! parce que s'il était votre amant, si pendant que je vous ramène là-bas, il avait repassé la rivière et vous attendait dans cette maison à la porte de laquelle moi je vais vous laisser, j'aurais joué ce

soir un rôle parfaitement ridicule, et ce serait très-malheureux pour vous deux.

— Mais, monsieur, dit madame Macré, vous ne ramez plus!

— Parfaitement observé, madame.

— Alors, nous n'avançons pas.

— Logiquement déduit, madame.

— C'est que j'aimerais mieux marcher et rentrer chez moi.

— Pourquoi, madame?

— Vous êtes curieux, monsieur?

— Oui, madame.

— Pour dormir, monsieur.

— Pourquoi dormir! Oh alors, ce n'est pas bien pressé. Si vous me disiez : Il y a un homme que j'aime, qui m'attend chez moi, je n'aurais pas la plus petite objection à faire.

— Personne ne m'attend chez moi.

— J'en suis persuadé, madame, plus que vous ne le croyez, et plus peut-être que vous n'en êtes persuadée vous-même. Je disais donc que, dans ce cas seulement, je me ferais un scrupule de vous faire perdre une minute; mais puisqu'il s'agit de dormir, je vais essayer de vous réveiller en vous chantant une des soixante romances que j'ai déjà faites pour vous.

M. Richard avait une assez belle voix; il chanta à madame Macré une romance très-tendre; à cette première romance très-tendre, il fit succéder une seconde romance très-passionnée; je ne sais pas bien pendant laquelle des deux ni à quel couplet il avait changé de place, mais à la fin de la seconde il était assis près de madame Macré et tenait une main de la belle dans les siennes. La romance finie, elle retira brusquement sa main comme si le silence la réveillait en sursaut de la douce torpeur où la plongeait la musique.

— Allons-nous-en, monsieur, allons-nous-en, dit-elle.

— Pourquoi? Cette nuit est si belle!

— Raison de plus.

— Vous m'avez dit, madame, que personne ne vous attendait chez vous; eh bien, moi, je vous donne ma parole d'honneur que c'est vrai, personne ne vous attend.

— Que voulez-vous dire?

— Ah, diable! votre voix tremblante m'avertit bien à temps que je faisais une sottise... J'allais vous laisser croire que notre compagnon de tout à l'heure était infidèle ou indifférent; c'était adroit! On n'aime que ceux qui ne le méritent pas. Non, madame, il est très-fidèle, ce pauvre diable, il est

très-amoureux. Il se désole, mais il ne vous attend pas ; ce n'est pas sa faute, madame, c'est la mienne, c'est uniquement par ma volonté.

— Avez vous assez entassé d'impertinences et de folies, monsieur ?

— Oui, madame ; parlons de choses raisonnables : je vous adore...

Et Richard lui raconta tous ces petits riens, toutes ces menues circonstances du commencement d'un amour : la robe qu'elle avait tel jour où elle ne l'avait pas regardé ; et comme elle était jolie avec un œillet dans les cheveux la première fois qu'il avait osé la saluer ; et comme il avait payé cet œillet un louis à sa femme de chambre ; et il tira la fleur desséchée de son portefeuille.

— Partons, monsieur, partons ! dit-elle.

— Je vous ai donné ma parole d'honneur que personne ne vous attend, madame.

Madame Macré était émue et tremblante. Elle croyait savoir que l'inconnu était chez elle. Depuis quelque temps elle était fort bien disposée en faveur de Richard, mais elle était effrayée de la pensée de rompre une liaison pour en former une autre. A vrai dire, elle n'avait jamais réellement aimé l'autre, et comme Richard était à ses genoux, elle le repoussa en disant :

— Écoutez-moi, monsieur.

— Je vous écoute, madame.

— Non, pour m'écouter, il faut vous asseoir à votre place.

— J'y suis, madame; c'est la seule place que j'aime et que j'ambitionne; d'ailleurs, un orateur ou un poëte dramatique a tout intérêt à ce que son auditoire soit placé à son goût; cela dispose très-bien l'esprit à se laisser influencer. Laissez-moi là, et la cause que vous me paraissez vouloir plaider en sera à moitié gagnée.

— Hélas! oui, monsieur, c'est une cause que j'ai à plaider, et la cause d'une femme bien malheureuse... plus malheureuse que coupable.

— Oh! madame, mon vœu le plus cher est de vous rendre plus coupable que malheureuse.

— Ne m'interrompez pas.

— A condition que vous ne me dérangerez pas?

— Vous aviez deviné, monsieur, l'homme qui nous quitte est mon amant. Maintenant, vous allez renoncer à des prétentions qui m'offenseraient et qui me désespèrent. Remettez-vous à votre place.

— J'ai trop besoin de consolations; laissez-moi là.

— Nous ne nous reverrons jamais, monsieur, ainsi je puis être franche et tout vous dire: Vo-

tre amour me touchait, monsieur ; nos âmes sont sœurs, etc., etc.

Et elle lui conta tout ce que les femmes racontent en pareil cas.

Elle avait été mariée à seize ans par ses parents, ignorant ce que c'était que l'amour. Son mari ne la comprenait pas. Cependant elle se serait résignée à cette vie manquée ; elle n'aurait jamais enfreint ses devoirs, elle aurait su résister à l'amour, mais précisément parce qu'elle n'aimait pas M. ***, elle s'était laissée glisser sur une pente dangereuse. Elle aurait résisté à l'amour qu'elle eût éprouvé, elle avait succombé à celui qu'elle inspirait ; elle avait renoncé à goûter le bonheur, mais elle n'avait pas résisté à l'idée de le donner. Elle n'aimait pas M. ***, qui était un homme un peu vulgaire, un peu ceci, un peu cela. Elle avait fini par croire que l'amour n'était pas autre chose ; ça valait à peine l'embarras d'y résister. Mais l'amour de M. Richard l'avait éclairée ; elle voyait de loin la terre promise où elle n'entrerait pas. Seulement cette liaison lui était devenue odieuse ; dès le lendemain elle fuirait Richard, mais en même temps elle renverrait M. ***.

— Renvoyez M. ***, très-bien, mais gardez-moi.

— Non, cette erreur m'a rendue indigne d'un amour tel que je le comprends, etc.

M. Richard rendit à madame Macré les lieux communs correspondants à ceux qu'elle venait de lui débiter.

— Eh mon Dieu! il n'y a pas une femme qui n'ait fait dans sa vie un choix ridicule et inexplicable. On ne peut se passer d'amour. C'est l'amour qu'on aime, ce n'est pas l'amant. On fait comme ces pauvres femmes qui, n'ayant pas de vase de porcelaine, plantent et cultivent sur leur fenêtre un rosier dans une marmite fêlée.

L'amour, le véritable amour purifie tout comme le feu, etc., etc.

Tout cela, qui veut dire simplement : Je suis amoureux de vous, ravissante musique qui s'arrange de toutes les paroles; tout cela persuadait si bien madame Macré, que ce fut avec un accent de réel désespoir qu'elle dit :

— Mais, monsieur, cet homme m'attend chez moi!

— Non, madame.

— Comment, vous ne comprenez pas ce que vous aviez soupçonné... une fausse sortie... une fois sur l'autre bord...

— Voilà précisément où est la difficulté : c'est que je ne l'ai pas déposé sur l'autre bord, mais bien dans une jolie petite île parfaitement déserte.

— Ah! monsieur...

Et madame Macré fut prise d'un rire nerveux, fou, inextinguible, maladif.

— Ne croyez pas que je rie, monsieur : c'est malgré moi, c'est un ébranlement nerveux; je ne trouve pas cela plaisant du tout; ce pauvre M...

J'ai si peu de papier aujourd'hui, qu'il faut que j'abrége cette histoire déjà trop longue. Le jour allait poindre, lorsque Richard répéta : Et ce pauvre M...

— Qui donc? dit madame Macré.

— Notre Robinson...

— Ah! c'est vrai.

Quand madame Macré rentra chez elle, les fauvettes chantaient déjà dans les buissons.

Elle se coucha et ne se serait levée qu'à midi, mais on vint la réveiller à neuf heures. M. Macré, profitant d'une fête qui fermait la Bourse, était arrivé avant le jour pour essayer de nouveaux hameçons; il s'était fait mener tout d'abord sur la pointe d'une île dont le fond sablonneux promettait une riche capture de goujons. Dans cette île, il trouva M.... qui avait déjà fait treize lieues en

rond, qui mourait de faim et serait facilement devenu anthropophage si on lui avait servi M. Richard tout cuit. M. Macré se lia intimement avec lui, l'amena déjeuner et le présenta à sa femme.

Je ne sais pas bien au juste comment l'affaire s'est arrangée, — mais elle s'est arrangée. — Huit jours après, M..., M. Macré, Richard et madame Macré déjeunaient à la même table.

— Eh quoi, cette femme avait deux amants?

— Fi donc! M... avait passé second mari à *l'ancienneté;* elle avait deux maris.

Si l'espace me le permettait, je déclamerais ici avec chaleur contre les femmes de cette catégorie, mais je prie chaque lecteur de me suppléer et de donner un libre cours à son indignation, après quoi il passera au volume suivant.

alphonse Karr

